

Ecrits d'appropriation sur
Bonjour Tristesse
de Françoise Sagan

réécritures

2^{nde} 11

Cécile, adolescente, fait l'expérience d'un dilemme face à la femme qu'aime son père, et c'est la narratrice devenue adulte qui nous le livre dans une analyse rétrospective.

Vous rédigerez un épisode de votre vie qui a pu vous inspirer un tel retour en arrière et qui vous a poussé à réfléchir à ce que vous étiez et à ce que cela entraîna en vous de changements, de dépassements, d'introspection..., à ce que cela vous fit devenir.

Récit et analyse veilleront à la concordance des temps, à la profondeur de la réflexion (veillez à varier votre vocabulaire, prenez le temps de chercher des synonymes etc.) et à son développement.

La mort d'un être proche...

La mort d'un être proche peut nous procurer quelques changements comme la façon de penser. Elle nous coupe de notre naïveté et nous ramène à la réalité de manière brutale. Le choc est dur mais il nous apporte une expérience de plus dans notre si petite vie, nous fait grandir intérieurement, nous amène à nous interroger sur nous-même. Il modifie quelquefois notre réflexion et notre point de vue. Même si cet événement est très attristant, c'est une étape de la vie. Il nous apporte quelques bienfaits tel que le changement d'opinion, sûrement dû au vécu. Il nous fait progresser.

A ce moment de ma vie, je suis passée rapidement par trois phases. Avant le drame, j'étais heureuse, insouciante et ne pensais à rien ou du moins, je ne faisais pas de profondes réflexions sur moi-même ou ma vie. Suite au décès, j'ai été extrêmement triste, puis est venue une troisième phase, importante à mon goût, où l'introspection et la réflexion sont venues accompagner mon désespoir. C'est une période que je n'ai jamais réellement terminée. J'ai passé, et je passe encore, des heures ou encore des journées seule, où je semblais ne rien faire. Pourtant, même si mon corps ne bougeait pas, mon esprit s'activait. Je ne cessais de m'interroger sur moi, comment en étais-je arrivée là, sur la mort, sur le passé, sur mes actions... Mon cerveau ne s'arrêtait jamais.

Je m'asseyais sur ma balançoire, j'ajoutais un doux fond musical au grincement plaintif du bois, et je rentrais dans mes pensées. J'étais seule au monde, il y avait seulement mon corps et mon esprit qui se posaient et de nombreuses pensées surgissaient à chaque seconde dans ma tête.

Je repensais au temps où j'étais heureuse, presque inconsciente. Inconsciente du temps qui passe, de ce qu'il allait m'arriver. Je pouvais vivre sans trop de regrets, de remords, de pression, de réflexion sur chacun de mes actes. J'enviais ce temps.

L'être qui m'était cher m'a quittée sans m'alerter. Du jour au lendemain ne se dressait pas face à moi un être plein de vie mais un cadavre, laissant place à un immense vide. Cela s'est produit de manière si inattendue que j'ai cru à un cauchemar ou encore à une blague de mauvais goût.

Cet événement tragique m'a fait prendre conscience de la durée d'une vie. Il m'a fait admettre que j'avais gâché énormément de temps, de souvenirs et que je ne pourrais pas revenir en arrière. J'avais utilisé ce temps à traîner, à ne rien faire, à me disputer...

J'ai compris que chaque chose avait une fin dans cet univers, même les étoiles.

Il était hors de question pour moi de continuer à vivre une vie avec un tel comportement, sans ne jamais profiter de rien, être pressée, occupée à ne rien faire, se préoccuper de l'avis des autres, être en constant désaccord avec soi-même ou une personne extérieure. Il fallait que j'apprenne à profiter, à consacrer du temps aux choses qui avaient réellement une importance pour moi et que j'interprète cet échec comme une simple leçon de vie, un tremplin, une opportunité de changer et de faire mieux.

Malheureusement, ces propos roses étaient étrangement très assombrés dans mon esprit. Mon envie de profiter était présente, mais vite rattrapée par la tristesse et les remords. Une envie de tout lâcher revenait brusquement, quand je pensais être enfin libre.

Depuis ce jour, ma tête était divisée en deux parties. Mon esprit voguait sans cesse d'une pensée à l'autre. D'un côté, les remords pouvaient me servir de leçon de vie, je me disais parfois qu'une vie de quatre-vingts ans ne dure seulement qu'un peu plus de sept cent mille heures, et que chaque heure est précieuse. Une heure passée à me distraire sur un réseau social me servira moins que passer une heure dans un documentaire, s'occuper d'un animal ou discuter avec un aïeul. Le monde extérieur semblait parfois ne pas comprendre cette affirmation alors je me remettais sans cesse en question « peut être que je pense mal ». J'avais un sentiment de haine contre moi-même. Pourquoi j'étais cette fille si ignoble ? Une pensée extrêmement négative me prenait, m'attirant dans une spirale

infemale de négativité, me détruisant. Je m'en voulais, tout ça était de ma faute. « Si je n'avais pas fait telle ou telle action, ce ne se serait pas passé de cette façon, peut être que l'être qui me manquait énormément serait toujours à mes côtés. » Je me dégoûtais de moi-même. La vision péjorative de ma personne me répugnait et je pensais que les autres pensaient la même chose que moi. J'étais une réelle criminelle.

Je me trouvais fade, inintéressante, violente, responsable. J'étais meurtrie et meurtrière.

Il est vrai que je pensais plus souvent à ce que j'étais qu'à ce que je pourrais modifier pour devenir une personne bien meilleure. Cela demandait une montagne d'efforts et ce n'était pas évident. Se dressait devant moi une immense colline parsemée de petites victoires avec un sommet, un but. Je me retournais, une gigantesque faille dont on ne pouvait apercevoir le bout se dressait sous mes pieds. Ce trou qui plongeait sans fin, peut-être qu'il atteignait le noyau terrestre, là où il fait cinq mille degrés, pour qu'une fois qu'on ait atteint le bout, on ne puisse plus en ressortir ? Le bonheur était plus proche mais la faille était plus rapide, elle ne demandait aucun acharnement, il fallait seulement se laisser porter, tomber, en silence, dans un tourbillon noir. Mes pensées m'attiraient dans cette faille sans cesse. La colline disparaissait de mon champ de vision.

Je n'avais plus aucun espoir.

Certains matins, quelques pensée motivantes apparaissaient. Je me disais que, même si la vie m'avait arraché un facteur de bonheur qui semait de la joie et des sourires, qui était si important, et que cet évènement m'avait anéantie, il fallait prendre un temps pour chaque chose et profiter d'être en vie. J'avais la chance d'être en bonne santé physique, de ne pas être atteinte d'une maladie qui me clouerait au lit dès mes sept ans. Je me répétais qu'il fallait sourire chaque matin et accueillir chaque petit bonheur les bras ouverts.

Cette pensée me semble souvent minaudière et puis, la pratique est souvent plus dure que la théorie.

Dans notre enfance, nous ne pensions pas aux aléas de la vie, au malheur constant, au regard des autres, à la mort, et à tous les malheurs du monde. Nous vivions notre vie en pensant que toutes ces choses n'étaient pas pour nous, qu'elles arriveraient plus tard voire jamais.

J'avais l'impression que ce décès était arrivé comme si la vie m'avait fait une piqûre de rappel, pour nous dire qu'elle était rapide.

« Il fallait profiter. » Cette phrase que la petite voix dans ma tête me répétait et me répète encore afin de faire remonter à la surface de grands regrets et une tristesse profonde.

J'étais perdue avec moi-même.

« Pourquoi est-ce que je pense comme ça, est-ce que j'agis ainsi ? », dans ma tête étaient bloqués un sentiment de décalage par rapport aux autres, à la réalité, un regret constant, une responsabilité de la mort ou du mal-être de mes proches. La pensée et l'envie de profiter et de progresser diminuait peu à peu, je réfléchissais constamment.

Ma façon de penser s'est assombrie, je voulais arrêter de perdre du temps sur des pensées peu importantes alors que je ne faisais que ça. Le sentiment de regret du temps passé à me remettre en question et regretter sans cesse s'amplifiait. Je me sentais emportée dans une spirale sans fin ni but. Ma naïveté, mon inconscience, et la joie avaient disparu.

Parfois il m'arrive de repenser à ce temps perdu, à ces erreurs irréparables que je ne peux excuser mais que je pourrais ne pas reproduire. C'est impossible, les mauvaises pensées reprennent toujours le dessus. Je voulais sortir victorieuse de cette tempête, il fallait que je relativise, que je m'améliore, que je tire une morale de ce violent échec.

Je ne savais pas qui je voulais être ni même qui j'étais. Un jour je me sentais comme une infâme personne, le lendemain je pensais que j'allais comprendre cette leçon et changer pour devenir quelqu'un de meilleur. J'étais désespérée.

Je ne voulais pas devenir une mauvaise personne, mais être une personne normale me demandait trop d'effort. J'essayais de penser bien, même si le mal me rattrapait.

Je trouvais ces pensées et réflexions horribles.

J'essayais de comprendre pourquoi j'étais comme ça, pourquoi elle agissait si étrangement, pourquoi j'étais devenue encore plus médiocre que la petite fille d'autrefois. Pourtant, mon malheur était en partie dû à cette petite fille, je ne lui reprochais pas sans cesse des choses mais je l'admirais, elle était stable moralement et puis, elle était insouciant.

Cette haine envers moi-même face à l'échec de mon enfance et l'échec que je ressentais car je n'arrivais pas à devenir une meilleure personne, plus raisonnable, n'est jamais parti.

« Le temps est précieux », « nous n'avons qu'une seule vie », ces belles paroles sont irréalistes. Comment réussir à profiter quand on se sent comme un criminel ?

Lison ROURE--BALITRAND

Malcom

Je serre la main de Noa. Tata, tonton et Zazou marchent devant nous, aucune de nous n'a envie de rentrer. Je sais qu'on va se faire punir en rentrant, elle car on a trop traîné sur le chemin et moi car je n'ai pas passé la serpillière.

Nous nous levons, déposons les petits monstres à l'école, allons au lycée, sortons du lycée, allons récupérer les petits monstres, leur préparons à manger, les couchons, rangeons la maison, faisons nos devoirs et nous nous couchons à quelques heures du réveil pour recommencer sans répit les mêmes journées.

Je me souviens enfant avoir regardé ma mère, priant pour ne jamais lui ressembler. Elle avait le regard vide, le visage fatigué, ses gestes étaient machinaux et sans aucun sens.

Au fil de ma courte vie, il y a une leçon que j'ai apprise : on devient ce que l'on juge.

Je me souviens d'un garçon dans ma classe de CP, Malcom. C'était un gentil garçon violent, sensible et en colère.

Tous les élèves le qualifiaient comme insupportable et méchant mais personne ne se demandait pourquoi il agissait de cette manière.

Un jour alors que j'observais les élèves interagir entre eux dans la cour de récréation, j'entendis Cécile et Anne parler de Malcom qu'elles venaient de punir pour violence sur l'un des autres enfants.

- Après tout, tels père tel fils !

- C'est-à-dire ?

- T'as pas entendu, son père vient d'être mis en prison pour violence conjugale.

- Ah bah purée elle est pas chanceuse sa mère, avoir un gosse comme son mari... Pfff ma hantise.

J'étais certes très jeune mais je savais très bien ce que la violence faisait dans une famille. J'observais les élèves qui jouaient et riaient. Elsa venait de perdre son grand frère, il s'était suicidé laissant une simple lettre d'excuse en guise de consolation. Amed avait assisté à l'attentat de Toulouse et était encore sous le choc. Sofia venait de perdre son père mort d'un cancer des poumons. Mais personne ne parlait de ces choses-là, on avait tous nos petits secrets que l'on gardait bien précieusement, ceux qui nous faisaient pleurer sous nos oreillers.

« Tel père tel fils » cette phrase me travaillait.

Le lendemain je m'assis sur le banc sur lequel Malcom s'était encore fait punir.

Il avait les sourcils froncés, le regard ailleurs et le visage blessé.

- Tu t'es fait punir ?

Il ne me répondit pas et me tourna le dos.

- Il est comment ton papa ?

- Parle pas de mon papa ! Me cria-t-il en me poussant du banc.

Je me relevai et me postai face à lui.

- Tu sais, elle est magnifique ta maman, elle a un très beau sourire, n'est-ce pas ?

Je le vis sourire du coin des lèvres. « Oui, le plus beau de toute la terre » me répondit-il.

- Et elle sourit quand elle voit ton papa méchant ?

Il me fixa longuement avant de baisser ses yeux et de fixer ses baskets.

- Non. Quand il est méchant, papa, maman elle fait que pleurer.

- Toi t'aimes la voir pleurer ?

- Bah non !

- Alors pourquoi tu fais comme si t'étais méchant comme ton papa ? Si tu veux qu'elle soit heureuse ta maman, tu dois être que gentil.

- Mais je suis pas méchant moi...

- Si tu tapes les gens ou que tu leur fais mal ça veut dire que t'es méchant. Et les méchants, ils sont pas aimés.

- Mais j'aime mon papa moi... Et ma maman elle m'aime moi.

- Oui mais ton papa tu l'aimes et l'aimeras toujours parce que c'est ton papa. Mais il vous fait souffrir toi et ta maman. Et toi tu fais souffrir et pas sourire ta maman si t'es méchant, alors qu'on doit pas faire souffrir les gens et encore moins ceux qu'on aime.

- Pourquoi toi tu l'aimes pas ? Il fixait à présent mes poignets hachurés que je m'empressai de recouvrir de mes manches.

La fin de récréation sonna et nous sommes remontés tous en classe. Malcom était si calme et silencieux que notre enseignante le crut malade.

Le lendemain et jusqu'à la fin de l'année, il ne fut plus le même. Il jouait avec tous les élèves et ne se battait plus.

Le personnel éducatif était agréablement surpris de son changement d'attitude, il s'était même proposé comme lecteur de textes en histoire.

Nous nous étions rapprochés, il nous arrivait parfois même de manger ensemble. On se comprenait plutôt bien et puis nous gardions chacun le secret de l'autre alors on se sentait plus vrais...

J'ai appris à ne jamais juger quelqu'un car quelque chose l'avait forcément construit. Que l'on avait tous des traumatismes, que la vie de personne n'était totalement rose, et que rien de toute cette douleur n'était écrite en gros sur notre front.

On vit tous avec un passé différent, une famille différente, une culture différente, une vision du monde différente et je pense primordial de le comprendre pour permettre une cohésion entre chacun d'entre nous.

Voilà tout ce que ma première année d'école primaire m'a enseigné.

Shani ANANOU

L'anticipation et la peur

L'anticipation et la peur au rendez-vous, comme à chaque rentrée ce sentiment d'appréhension qui s'emparait de moi : « Aurai-je une bonne classe ? », « Et si je n'arrive pas à sympathiser avec qui que ce soit ? », « Ai-je le niveau ? » ; toutes ces questions qui se répétaient dans mon esprit faisant grandir peu à peu l'anxiété qui m'habite depuis ma plus tendre enfance. Relativiser auprès des autres lorsque mon corps entier est paralysé est un art que je maîtrise mieux à chaque nouvelle situation de stress. Pourtant, cette rentrée était bien différente, pour de biens diverses raisons cependant ; quand on doit faire face à une pandémie et un confinement national les derniers mois avant le lycée, on n'a pas vraiment le temps de se préparer à cette étape, décisive chez tout adolescent.

Je savais donc déjà à ce moment-là que je n'étais pas la seule proie à ressentir cette confusion et cette peur, peur de l'inconnu, cette nouvelle étape de nos vies étant tout aussi inconnue à nos yeux que la simple perspective de nos futurs, individuels ou simplement au sein de cette société qui se retrouvait chamboulée, confrontée à un ennemi invisible, qui menaçait la vie de tous.

Alors, il s'agissait peut-être juste de mon goût pour le mélodrame ou alors cette infection, aussi nommée anxiété, je ne sais d'ailleurs toujours pas, mais l'idée de franchir le portail de cet établissement était synonyme à mes yeux à un saut dans le vide, un vide occulte et prédateur, prêt à m'engouffrer dans ses abîmes.

Chaque année, depuis plus de quatre ans, je savais pouvoir compter sur une des personnes les plus importantes à mon cœur, Clara. Malgré nos différences caractérielles flagrantes, elle fut toujours un guide et un repère important dans ma vie, surtout durant ces années de collège, période de découverte de son identité mais surtout d'aspects plus sombres de nos existences. Représentant ainsi pour moi la torche éclairant l'obscurité de mes doutes.

Hélas, c'était ici que nous nous séparions, rejoignant chacune différents établissements, sans pour autant mettre un terme à notre amitié, mais cette séparation me semblait à ce moment comme une épreuve, me livrant à moi-même. Ce que je ne réalisais pas, c'était que cela ne représentait qu'un nouveau chapitre de notre amitié, un chapitre avec plus de recul et de maturité, se concentrant sur des moments rares au goût luxurieux.

Ces enchaînements me poussant, aux côtés de Shani, à m'ouvrir à de nouvelles rencontres, opportunités et possibilités.

Ainsi nous étions, toutes deux, incertaines quant au déroulement de cette année qui nous semblait si décisive. A vrai dire, nous n'avions pas tort, cette année nous permit de nous ouvrir à de nouveaux horizons, nous a formés et orientés, ce que, je pense, nous avons mal jugé est cette découverte de l'inconnue. Cette découverte qui m'effrayait tellement, car trop habituée à ce confort qui me fut fourni ces années auparavant, me laissant penser que toute autre expérience représentait un « risque ». Elle représentait alors peut être un risque, un risque à ce confort, à mon fantôme, celle qui vivait ce confort, mais cette découverte, cette prise de risque n'amena en réalité que plus de maturité, une nouvelle vision du monde qui m'entoure, des personnes qui m'entourent, et surtout, une réelle introspection, me permettant de définir mes limites, mes envies, la ligne qui me sépare des autres individus, de leurs désirs, ceux auxquels j'essayais tant de plaire.

J'ai ainsi appris que n'est acquis un réel développement, qu'il soit autant personnel que social, sans un changement radical, une mise en danger, une prise de risque.

Regarder en arrière

Regarder en arrière sur moi-même pourrait être considéré comme une tâche inutile. Tout ce que j'étais et tout ce que je ressentais est resté le même à un moment donné. Puisque je me connais en tant qu'individu, complexe et prometteur de faire des erreurs comme tout le monde, la seule chose à laquelle je reste connectée est sans aucun doute ma négativité et mon dévouement méticuleux à tout et à tous. Tout ce que je fais, pense et observe est toujours sous cette lentille de négativité. Je me souviens avoir été concentrée sur les cours, dans les examens, passer du temps avec mes amis et ma famille, sortir et regarder la télévision. À l'avantage même de la plus petite minute de tous mes jours. Des heures ou parfois des minutes après ces interactions, je me retrouve lentement à débattre avec moi-même de mon comportement dans chacun de ces événements.

Refaire les scénarios dans lesquels j'étais présente, analyser la façon dont j'aurais dû saluer les gens, la façon dont j'aurais pu m'asseoir, la façon dont j'aurais pu gesticuler, ce que j'aurais dû dire au lieu de ce que j'ai réellement dit. Parfois, j'analyse même ce que les autres présents dans l'événement donné auraient pu dire, agir, gesticuler et réfléchir. Je me vois errer dans l'esprit des autres, penser et vivre pour eux. Mon analyse des situations passées semble être sortie de nulle part. J'analyse souvent des situations passées alors que je suis au cours d'autres situations.

Cela peut arriver lorsque je suis dans une classe, que je parle à quelqu'un, parmi de nombreux autres environnants. Il n'y a pas de bons moments ou lieux pour que cela se produise. Mon extrême négativité est l'inhibitrice et l'origine de cette mine. Sans l'existence du premier le second n'aurait pas existé ou du moins n'aurait-il pas atteint le niveau extrême auquel il se trouve aujourd'hui. A un tel niveau que je pense que sans elle, je ne serais pas qui je suis aujourd'hui, ce qui peut en quelque sorte être considéré comme correct, car ce sont ces petites choses qui font de nous ce que nous sommes. Ce sont ces petites choses qui nous distinguent des autres.

Je m'en souviens comme si c'était hier, l'événement qui pourrait être blâmé pour l'éradication de mon extrême dévotion. C'était quelque chose de si remarquable et soudain que peu importe ce que je fais ou ce que j'essaye, cela n'a jamais quitté ma mémoire. La journée fatidique était aussi routinière que possible, moi, ma sœur et nos amis jouions du rattrapage. Personnellement, je n'étais pas intéressée à jouer, car j'étais la plus âgée de tous et j'avais été obligée de jouer avec les plus jeunes pour les garder sur la ligne. Pour ne pas sortir comme une bande de fous et se blesser. J'étais tout en colère contre eux, mais je n'aurais vraiment rien d'autre à faire. Au début j'étais à une distance considérable, pour que les gens voient que je prenais soin d'eux et que je ne jouais pas avec eux. Ils ont passé plusieurs minutes à jouer au rattrapage sans sembler fatigués du tout, et moi de l'autre côté, je m'ennuyais, ne faisant rien, mais refusant toujours de les rejoindre. J'avais l'air assez amusée de regarder de l'extérieur. Il est arrivé un moment où ils ne voulaient plus continuer à jouer au rattrapage. Ils ont donc décidé de commencer à jouer au football. J'ai vu cela comme une opportunité de les rejoindre, car selon mes critères, le football n'était pas un jeu pour enfants, donc je pouvais les rejoindre sans aucun problème. Je n'avais pas besoin de demander la permission à personne pour jouer, car comme j'étais la plus âgée du groupe, ils me considéraient comme l'autorité là-bas. Nous avons fait deux équipes, je suis devenue la capitaine d'une équipe et un garçon du presque même âge que le mien est devenu le capitaine de l'autre équipe.

Le jeu était très amusant, avec le droit de crier partout jusqu'à ce que nous ayons des fans et un public qui ont commencé à partir avec le temps. Après un certain temps, j'ai décidé de changer de jeu, nous avons décidé d'éliminer les équipes et avons commencé à en faire une sorte de jeu mixte, où une personne avait le ballon et le reste courait après elle pour posséder le ballon et devenir le nouveau

propriétaire du ballon, afin d'être poursuivi par d'autres qui essaieraient une fois de plus de lui enlever le ballon. Un de mes cousins qui n'avait que neuf ans à l'époque est devenu le propriétaire du ballon, alors nous étions tous à le pourchasser pour lui ravir le ballon. Je ne sais pas vraiment pourquoi, mais tout à coup j'ai commencé à réfléchir à la situation d'avant, quand j'ai refusé de les rejoindre. Je réfléchissais à ce qui se serait passé si j'avais joué avec eux, quelle serait leur réaction, leur expression et leur réponse. Riraient-ils ou se moqueraient-ils de moi pour vouloir participer ? Pourquoi n'avais-je pas d'amis de mon âge avec qui jouer ?

Ces questions et bien d'autres viennent de se poser et j'ai réfléchi longtemps à ces questions. Jusqu'à ce que de nulle part j'ai vu le chien de notre voisin, avec qui j'ai toujours joué, courir à une vitesse impressionnante vers mon cousin, qui avec peur a délaissé le ballon au sol — parce qu'il pensait que le chien était derrière le ballon — et a commencé à courir aussi vite qu'il le pouvait, ce qui n'était pas beaucoup. En quelques secondes, le chien l'a attrapé par le pied et a commencé à mordre aussi profondément qu'il le pouvait. Avec des cris résonnant tout autour de moi, j'ai réussi à sortir de ma transe et avec les adultes qui étaient à côté de nous, nous avons réussi à éloigner le chien et à ramener mon cousin à la maison, et par conséquent à l'hôpital. Tout au long de la nuit, j'ai passé beaucoup de temps sur l'événement. Qu'est-ce que j'aurais pu faire exactement dans mon esprit ?

Tout au long de la nuit, j'ai passé beaucoup de temps sur l'événement. Qu'aurais-je pu faire exactement pour que les choses se soient révélées complètement inverses ? Ma présence là-bas a-t-elle fait une différence ? N'avais-je pas été là, les choses auraient-elles été les mêmes ?

Depuis l'accident j'apprends que peut-être que mon dévouement était la cause de tout ce qui se passait — ce qui en réalité était tout à fait vrai — la seule chose que je pouvais faire était de penser à des réalités alternatives, où la situation aurait été complètement différentes. Des réalités dans lesquelles rien de ce qui s'est passé ne serait arrivé. Et cela m'a amenée à réfléchir aux raisons pour lesquelles j'ai toujours eu cette lenteur. C'est là que j'ai réalisé que peu importait combien je pensais aux choses qui étaient tissées. Elles s'étaient produites et rien ni personne ne pourrait jamais changer cela. Peu importe combien je pensais aux choses que j'aurais pu dire, aux gestes que j'aurais pu faire, à la façon dont j'aurais pu m'asseoir, ou même à ce que les autres auraient pu dire et faire. Je ne me suis pas assise, je n'ai pas parlé ou je n'ai fait aucun geste de la façon dont je pouvais.

J'ai fait toutes ces choses comme je les ai faites, pas comme je voulais ou aurais pu les faire. La seule chose que je peux faire à partir de maintenant est de penser à ce que je vais faire à l'avenir et de me rappeler que quelque chose ne va pas toujours mal et même si cela ne signifie pas que tout ira toujours mal.

Catia

C'était il y a peu

C'était il y a peu, lors d'une fête entre amis : nous devions nous rejoindre en Bretagne avec des collègues et amis de FAC de mes parents ainsi que leurs enfants.

Dès notre arrivée, j'ai retrouvé des amis de longue date et nous avons commencé à festoyer et nous amuser. Cependant, j'avais la nette sensation d'être mis à l'écart et cela me hantait. Je voyais bien que les autres s'amusaient mais je ne ressentais pas le bonheur que j'étais supposé avoir.

Cela m'a rappelé une époque où seules les personnes populaires avaient la reconnaissance et l'amitié des autres.

Inconsciemment, je me suis mis à leur en vouloir, à les jalouser, c'étaient ceux qui étaient toujours entourés, jamais seuls ; ils avaient tout pour eux. Plus tard, j'appris qu'être original dans sa façon d'être est une manière efficace d'attirer le regard des autres. Cependant et avec l'entrée au collège, les autres ont eu tendance à s'uniformiser les uns par rapport aux autres, à rentrer dans des moules, et les originaux, les spéciaux, eux, ont fini seuls et rejetés.

À cette époque de ma vie, je me sentais perdu et j'avais souvent l'impression de mal faire les choses. Je voyais bien que tous ceux que j'approchais tentaient d'une manière ou d'une autre de me mettre de côté. Les amis fidèles se faisaient rares et étaient eux aussi aimantés par la politique du « gars que tout le monde aime ».

Je ne comprenais pas comment certains pouvaient être aussi appréciés alors que d'autres faisaient seulement office de faire-valoir et de spectateurs. Il s'en est créé en moi un ressentiment de ces gens, voire, parfois, une haine et je me suis toujours dit que le problème venait des autres. En ce qui me concerne, il était inconcevable qu'on puisse me reprocher quoi que ce fût et, égoïstement, je continuais de m'affirmer que le problème ne venait pas de moi, mais bien des autres.

Bien que mes parents aient tenté de me conseiller, je demeurai sourd à leurs paroles. De mon point de vue d'enfant de 12 ans, le seul problème était que les autres étaient « mieux », qu'ils avaient plus d'influence. Telle était cette période plutôt terne de mon enfance.

Il y a peu, j'ai revécu cette expérience.

J'ai donc revu des amis que je n'avais pas vus depuis longtemps, cela dit, il me semblait que ces amis avaient eux aussi une hiérarchie bien définie dans l'importance qu'on leur accorde. Ordre dans lequel je me sentais classé dernier.

Ici encore, je me sentais insignifiant. Je n'étais tout simplement pas à ma place et je le savais, du moins, c'était ce que je pensais à ce moment-là.

Mes parents m'ont qualifié de paranoïaque et m'ont dit que ce n'était que le fruit de mon imagination mais, là encore, je ne croyais pas que le problème venait de moi. Pour moi, les responsables étaient des amis et de la famille qui me connaissaient depuis plusieurs années et qui n'avaient aucune mauvaise pensée à mon encontre. J'en voulais à des gens qui ne pensaient finalement aucun mal de moi, mais qui étouffaient la présence des moins populaires à chacune de leurs manifestations.

C'est lors de cette dernière expérience que j'ai compris.

Je m'étais toujours égoïstement caparaçonné dans un cocon de déni sans jamais n'émettre l'ombre de l'idée que le problème puisse venir en fait, non pas des autres, mais de moi.

J'ai alors entamé une longue réflexion : pourquoi apprécie-t-on quelqu'un ? Qu'ont les autres qui les démarque du reste du monde ? Que devrai-je faire, moi, pour devenir comme eux ?

Je n'ai pas tout de suite trouvé des solutions, mais j'ai mis en pratique ce que j'avais observé et qu'on m'avait conseillé.

Je me sentais coupable, mais, pour autant, je comprenais ce qui m'avait torturé l'esprit plusieurs années durant et, au fond de moi, cela me rassurait. Je me libérais d'un immense poids.

En tout cas, c'est comme ça que je voyais la chose : il n'est pas utile de chercher à être le meilleur et à épater les autres. Le vrai moyen de gagner l'intérêt et l'amitié profonde des personnes est de s'intéresser à elles, parler des sujets qui les passionnent et rentrer dans leur vie plutôt que de tenter de faire briller la sienne.

Alors, depuis ce jour, je m'efforce de réfléchir davantage à mes actes et mes paroles et à m'intéresser davantage au monde et aux personnes qui m'entourent. C'est une manière pour moi de sympathiser plus en profondeur là où, enfant, mon seul objectif était d'attirer l'attention sur moi. Ce qui m'a d'ailleurs valu des remarques dont je garde encore aujourd'hui le désagréable souvenir.

Même s'il est difficile de l'avouer, cette petite introspection permet une réflexion plus approfondie de la manière dont on est et vit avec son entourage.

Je pense que, dans un sens, cela me fit progresser et me rendit plus mûr et confiant en moi.

Ce fut peut-être une des étapes les plus importantes de ma vie puisqu'elle me permit de prendre conscience de l'image que je renvoie et de remédier à mes erreurs passées. J'ai encore la nette impression d'avoir fait un pas en avant. Les réactions des autres permettent souvent d'identifier et de comprendre son propre comportement.

Il est parfois nécessaire de se remémorer le passé et de méditer sur ses erreurs du présent pour pouvoir avancer dans l'avenir.

Mahé

Deux années importantes

Deux années importantes et qui ont façonné ce que je suis aujourd'hui furent les deux années que j'ai passées au collège.

J'avais premièrement une sensation d'ennui en cours, sensation qui m'était jus qu'ici inconnue. J'appréciais en effet les cours que donnaient la plupart des enseignants que j'ai eus durant mes années d'école primaire. Cependant, une année, j'écoutais attentivement et passionnément mon instituteur, m'investissant dans le cours, répondant au plus grand nombre de questions possible, et l'année suivante, je passais mes cours à finir les exercices et à copier mes leçons rapidement afin de dessiner, d'écrire dans les marges de mes cahiers, ou bien de penser à d'autres choses en relâchant complètement mon attention des professeurs, qui ne manquaient pas de me le faire remarquer. Le programme était présenté de manière si différente de ce à quoi j'avais été habitué que mon cerveau ne parvenait plus à suivre, et mes notes baissèrent radicalement, ce qui rajouta de la confusion à mon esprit pourtant déjà perdu dans tous ces changements.

D'un autre côté, je me sentais ignoré, mis de côté par le reste de la classe, du fait que j'étais un peu différent, que je n'aimais pas les mêmes choses, mais également de ma différence d'âge avec le reste du groupe, ayant sauté une classe. J'avais donc très peu d'amis proches, avec qui je passais le plus clair de mon temps libre. Cependant, même avec ces amis que je connaissais depuis mon arrivée à l'école, mes relations commençaient à se détériorer, eux parvenant à s'intégrer parmi les collégiens, alors que, de mon côté, je n'évoluais pas, et que rien en moi ne semblait avoir changé, si ce n'était que je souriais moins, que je riais moins, et que j'avais perdu ma joie de vivre. Je me forçais pourtant à les suivre, à tenter de leur ressembler, mais alors ils me rejetaient, en critiquant le fait que, justement, je les imitais.

Je me demandais ainsi si le problème venait de moi, de mes différences avec mes camarades, ou si, au contraire, c'était le groupe qui posait problème, et qui voyait en moi un moyen de se défouler, en sachant que je ne réagirais pas, que je n'en parlerais pas. Devais-je changer pour m'adapter au groupe, au système, ou devais-je rester la même personne, au risque de laisser continuer ce harcèlement, et de subir en silence cette pression que l'on m'infligeait ? Mais pourquoi aurais-je dû devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un qui était aux antipodes de ce que j'étais, simplement pour être accepté des autres ? Et pourquoi ceux-ci avaient-ils un tel besoin de m'écarter d'eux, alors qu'eux-mêmes étaient certainement différents les uns des autres ?

M'interrogeant souvent sur ce qu'il me fallait faire, j'étais de moins en moins communicatif et de plus en plus distant avec ma famille, m'enfermant dans ma chambre à peine rentré des cours. Je passais mes soirées sur mon téléphone, isolé de mon frère et de ma sœur, et j'avais de grandes difficultés à m'endormir la nuit tombée, ce qui rajoutait encore à mon mal-être. Je finis cependant par me lancer, et me convainquis de discuter avec mes parents sur ce que je ressentais et que je continuais de ressentir, chaque jour que je passais au collège, et même de plus en plus en dehors. Cela me libéra d'un poids bien trop lourd qui avait continué de se créer pendant ces deux années. Nous avons alors simplement décidé qu'il me fallait quitter ce système, qui ne me convenait pas et à qui je ne convenais pas, pour étudier chez moi, avec des personnes que je connaissais, et qui, je le savais, sauraient s'accommoder de ce que j'étais.

Aujourd'hui, j'ai sans doute dû finir par évoluer, et m'intégrer dans cette société qui me repoussait tant, puisque j'ai réintégré un lycée classique, et il m'arrive même, parfois, d'avoir honte, sans réelle raison, de ce que j'étais durant ces deux longues années. Avoir quitté le groupe, le système classique, m'a paradoxalement permis de le réintégrer facilement plus tard : aujourd'hui je parviens à suivre les cours, à rester moi-même sans pour autant être rejeté. Il faut bien croire que j'ai réussi à changer.

Zacharie CANTET

Chronique d'un cycliste en devenir

1. Un banal après-midi en 2012

Avant d'en venir au fait marquant de mon histoire et à ce moment charnière ou du moins important de ma vie je dois en revenir au contexte.

Rayan Zaouali né en Tunisie, à Sousse, en 2005, venu en France en 2008, ayant vécu quelques années à Montpellier et ayant déménagé par la suite à Pézenas, avait une vie tout à fait paisible vivant seul avec ses deux parents, fils unique et chouchuté dans un grand appartement dans un petit village du sud de la France.

Les bases sont plantées. Passons à la suite.

Enfant Rayan, moi, suis un enfant extrêmement docile et gentil pas casse-cou, intéressé par l'école et les Lego.

L'année de l'action j'avais alors 7 ans, en primaire, plus précisément en CP, meilleur de sa classe, que du bonheur, presque précoce ou en avance sur les gens de mon âge.

2. la chute

Pézenas cette année-là était très calme, je m'amusais bien avec mon meilleur copain Théodore et ma copine Ludivine (les seuls dont je me souviens des prénoms).

J'allais tous les jours à l'école seul à pied à 300 mètres et rentrais déjeuner le midi, un enfant autonome jusqu'au bout des ongles, j'allais les vacances au centre aéré mais ce jour de 2012 un dimanche...

Ma mère eut la brillante idée d'aller faire du vélo.

J'avais appris quelques mois plus tôt à Montpellier et n'étais pas tout à fait au point et comptais bien profiter de cette balade pour peaufiner ma technique et mon équilibre.

Nous partîmes alors pour une petite balade sur les routes en béton avoisinant le village.

Tout se passait bien nous passâmes devant des vignes, puis devant un opticien nous nous réjouissions du temps extrêmement agréable de ce mois de juin tout se passait pour le mieux.

Quand soudain à la moitié du trajet, j'avais pris un petit peu de retard sur ma fondatrice quand je me retrouvai en haut d'une pente gigantesque.

Alors qu'en réalité pour le moi de 16 ans d'aujourd'hui ce n'est qu'une simple motte de terre mais pour l'enfant de 7 ans que j'étais à l'époque, je me trouvais tout simplement sur le pont Kilimandjaro que je m'apprêtais à dévaler et c'est le terme, dévaler retenez le bien.

Je me souviens parfaitement du décor de la scène d'action, mieux, de la cascade que j'allais alors tenter de réaliser.

Je me souviens parfaitement à gauche un grand mur nous étions en train de passer par des garages individuels des grandes rangées de petits « box » à droite des arbres de taille moyenne rien d'impressionnant en bas de la descente il y avait sur la gauche après avoir à peine tourné tout droit un chemin, notre chemin, et à droite après le petit bois il y avait un long chemin avec sur ses deux côtés les petits box en question, des dizaines de garages portes jaunes et contours beige.

C'est alors que je me dis que je devais rejoindre ma mère et descendre mon Kilimandjaro.

Mais le point crucial qui m'a amené 9 ans après à raconter à mon professeur de seconde Monsieur Borrás :

C'EST que je ne possédais pas de freins.

Dans une balade passée, deux semaines auparavant les freins s'étaient déréglés.

Mais le Rayan de cette époque n'avait pas l'immense bon sens dont je bénéficie maintenant et n'a pas eu la présence d'esprit de prévenir ma mère ou encore de descendre de mon vélo pour descendre ma pente à pied.

Alors qu'ai-je fait c'est la question que tous mes lecteurs se posent et elle est légitime si toutes les hypothèses faisant appel à un minimum de bon sens étaient écartées, quelles solutions miraculeuses j'allais bien pouvoir faire pour DESCENDRE CETTE PETITE PENTE.

C'est alors à ce moment-là que j'ai pris une des décisions qui figurent dans le top 3 des décisions les plus stupides de ma vie au numéro 3.

Je m'élançai alors dans la descente en m'écriant

« MAMAN J 'AI PAS DE FREINNNNNNNNS »

La situation était mal engagée mon sang ne fit qu'un tour et je me devais de prendre une décision rapide.

Et c'est à ce moment-là que je pris la deuxième décision la plus stupide de ma vie qui était qu'au lieu de descendre par la gauche et d'ensuite braquer vers la droite et de doucement d'écélérer, en utilisant la grande distance que je possédais, pour même m'arrêter naturellement, mais non voyant les garages en face de moi et ne voulant pas m'encastrier dans ce mur de béton je braquai violemment mon guidon vers la droite et j'eus l'idée de foncer dans un arbre pour m'arrêter l'idée n'était pas mauvaise avec un faible pourcentage de réussite mais aurait pu marcher si seulement je n'avais pas loupé l'arbre pour chuter lourdement sur le sol.

J'étais un peu étourdi et entendais ma mère m'appeler fort

« RAYAN ,RAYAN ,RAYANNNNNNN, RAYAN ? »

Mais j'étais sauf mon heure n'était pas encore arrivée je me relevai non sans difficulté et me rendis alors compte que j'avais chuté le crâne à moins de 50 centimètres d'un énorme rocher de plusieurs centaines de kilos et de plus d'un mètre de haut. Je m'en sortis avec un peu de terre dans les cheveux et une petite égratignure pas plus grande qu'une pièce de 10 centimes d'euro.

Je repris le chemin et mis un peu de temps pour m'en remettre.

C'est une des premières fois de ma vie où j'ai pris conscience de la mort et qu'avoir un casque n'aurait pas été de trop.

Aujourd'hui j'en parle avec ma famille en rigolant mais les semaines qui ont suivi j'ai profité beaucoup plus de ma famille et je me remémore ce moment presque tous les mois depuis.

Je ne dirais pas que j'ai subi un traumatisme mais le moment était marquant et je n'en ai pas gardé des séquelles et n'en ai probablement pas tiré de leçons puisque j'ai continué par la suite à rouler sans casque par souci de style.

Ce moment m'a poussé aussi à réfléchir même pour un si jeune âge sur ce qu'était ma place dans ma vie, dans la vie des êtres qui m'entourent, ma place dans l'univers.

Et cette étape bien qu'elle semble mineure et futile m'a fait mûrir et a aidé à forger le jeune adulte que je suis aujourd'hui le 16/05/2021.

Rayan

C'était en 2018

C'était en 2018, j'étais en 4ème et je pratiquais un sport, le handball. J'étais dans une équipe plutôt bonne mais voilà j'étais en dessous de niveau de l'équipe.

Alors je peinais à évoluer quant à mon niveau assez banal, sans vraiment rien d'exceptionnel mais trop banal pour apporter quelque chose de bénéfique à mon équipe leur permettant d'avancer.

Voilà je sentais de plus en plus venir le moment où le choix de me remplacer n'était plus une option, n'étant pas habitué à jouer sur le banc je me demandais à ce moment-là ce qui les pousserait à faire ce choix là et pourquoi moi surtout.

Alors le moment venu j'ai été remplacé pour quelqu'un de possiblement meilleur que moi, étant dans l'incompréhension j'en étais venu à me mettre dans la tête que ce n'était pas moi le problème mais eux.

En partant de ce principe je ne changeais pas, je restais le même me persuadant de ne pas être le problème.

Mais à un moment, après plusieurs matchs passés à être observateur, des questions m'ont traversé l'esprit : est-ce que ce n'était pas moi le problème ? Je me demandai si finalement le problème n'était pas moi et mon comportement, si leur « choix » ne se justifiait pas par mon manque d'application au sein de l'équipe et mon manque de sérieux. Alors là débuta une phase d'introspection vis-à-vis de moi-même : ne serait-ce pas moi le problème et ne devrais-je pas changer quelque chose dans ma manière d'agir ?

C'est à ce moment-là que les réflexions envers mes autres coéquipiers changèrent dans un tout autre sens.

Les « ils sont débiles de me mettre sur le banc et de ne pas jouer »

« dans tous les cas je n'ai rien à me reprocher »

« ils vont s'en vouloir » etc.

se sont transformés en « peut-être qu'il y a une raison si je ne joue plus »

« peut-être que c'est moi le problème ».

Alors j'entrai dans une phase de remise en question sur moi-même comment je pourrai évoluer d'une manière à devenir indispensable.

Pour cela il faut prendre le problème à la source : qu'est-ce qui a fait que je me suis retrouvé comme cela ?

Le premier problème était mon état d'esprit, ma mentalité n'était pas la bonne, je n'acceptais pas les remarques, je ne supportais pas les reproches, j'étais un peu susceptible.

Ca faisait déjà un point à travailler.

Mais ça allait prendre du temps, pour commencer il fallait que je m'adapte à eux et non l'inverse. Tout le monde ne peut pas s'adapter à une personne, c'est impossible et inutile.

Donc j'entreprends ce changement de moi-même pour essayer de me réintégrer au reste du groupe. Mais la mentalité et l'état d'esprit ne sont que des facteurs superficiels et très facilement corrigibles.

Il reste le deuxième point et pour moi pas des moindres car c'est celui du niveau de jeu car oui être un coéquipier agréable est une chose mais être un bon coéquipier en est une autre.

C'était donc sur ce point-là que j'avais le plus à prouver pour montrer que j'avais ma place sur le terrain. Je savais déjà par quel point je devais attaquer mon changement et cela venait de mon comportement et mon assiduité en entraînement.

Je ne prenais pas les entraînements au sérieux ce qui avait donc une forte répercussion sur mon niveau de jeu global et ce que je proposais en match.

Donc pour m'améliorer il fallait déjà demander des conseils, écouter les retours, les bons comme les mauvais, pour me permettre d'en tirer le bon à chaque fois et de pouvoir peut-être être titulaire à nouveau.

Il fallait donc que j'applique les conseils donnés et après trois mois d'efforts on me réaccorde enfin une place pour rejouer dans l'équipe.
Dans cette épreuve j'ai compris que c'est en travaillant que l'on arrive à nos fins et qu'il faut se donner les moyens pour réussir.

Eric

Dans ma scolarité

J'ai eu, dans ma scolarité, des choix qui m'ont obligée à me remettre en question. Il y en a deux en particulier qui me reviennent, mais il y en a un troisième sur lequel je suis en train de me questionner, même si je pense déjà savoir quel choix je vais faire.

Mon premier choix se passa en deux temps. C'était quand on m'a proposé de sauter une classe. J'étais en grande section de maternelle, et j'avais quelques facilités. On m'a donc fait une proposition, essayer de passer dans la classe suivante, le CP. Sur le moment j'étais plutôt mitigée. J'en ai forcément parlé avec mes parents et mes deux grands frères pour savoir si eux avaient déjà sauté une classe ou si on le leur avait proposé. Je ne me rappelle pas exactement mais je crois qu'on avait déjà proposé à mon plus grand frère, mais étant jeune il était assez renfermé, et donc ne voulait pas ; mais aussi mon père, on le lui avait proposé mais il avait refusé, je ne sais malheureusement pas pourquoi mais je ne pense pas que lui-même s'en souvienne.

On en avait donc discuté pendant longtemps, car c'était un choix important à faire. Comme je l'ai dit à ce moment j'étais en grande section de maternelle, je devais donc avoir cinq ans. Je ne sais pas exactement si parce que mon grand frère avait refusé et que j'étais assez admirative de lui j'ai refusé aussi, mais ce que je me rappelle, c'est que, comme lui, j'étais extrêmement timide, je ne pouvais parler à presque personne si ce n'était ma famille ou mes amis et j'avais peur de me retrouver seule. C'est vraiment ce qui me marque, c'était la solitude. Si je sautais une classe, j'abandonnerais ma meilleure amie et mes amis, je ne savais pas si j'arriverais à m'en refaire, à continuer à avoir des bonnes notes, etc. La maternelle trouvait quand même que cela pourrait beaucoup m'aider dans ma scolarité, et que plus j'attendrais, plus l'écart serait difficile à suivre ; ils m'ont donc envoyée pendant le restant de l'année, toutes les matinées dans une classe CP, afin de voir si je ne changerais pas d'avis et si je ne me sentais pas mieux en CP que dans la classe dans laquelle j'étais. Même si je me sentais plus comme à ma place, l'histoire de ne plus voir mes amis m'effrayait et je décidai de ne rien changer.

Quelques années étaient passées et, en CE1, on m'a reproposé de sauter une classe à la fin de l'année. Le même processus s'est mis en marche, j'en parle à mes parents, peur d'être abandonnée, etc. Mais cette fois-ci j'ai pu prendre un peu plus de recul sur la situation, et si j'allais vraiment être toute seule. C'était mon blocage, mais mes parents m'ont aidée. Ils avaient des amis, et ceux-ci avaient une fille qui était dans mon école mais juste une classe au-dessus, et donc si j'allais dans la classe avec elle, on pourrait être amie. C'était une occasion en or, et je l'ai prise. Je ne pense pas que ce changement m'ait apporté de mauvaise chose, j'ai dû certes travailler légèrement plus, mais ça ne me dérangeait pas. Je suis aujourd'hui très heureuse d'avoir pris cette initiative, et ce que je trouve bien, c'est que je pense que du fait que je suis avec des gens plus grands que moi en général m'a fait changer aussi. Je pense être plus mature que si j'étais restée avec mes anciens amis, et, d'ailleurs, ces amis avec lesquels je voulais tant rester, j'ai trouvé qu'ils avaient changé. Je ne sais pas si c'est parce que je n'étais plus avec eux et donc que je ne les voyais plus comme avant, ou pour tout autre raison, mais ça m'amène à me dire que je suis vraiment très contente d'avoir fait ce choix.

L'autre choix auquel j'ai dû faire face, et qui est toujours par rapport à l'école, c'était de savoir dans quel lycée j'irais. J'habite à Gignac, mon lycée de secteur était donc le lycée Simone Veil à Gignac qui vient d'être fini cette année, mais il était quand même ouvert aux lycéens. Tout mon groupe d'amis proches y allait, et c'était le lycée le plus simple d'accès. Mais étant donné que j'avais relativement de bonnes notes, je pense que j'aurais pu aller dans à peu près n'importe quel lycée banal. Je n'avais pas vraiment cherché les portes ouvertes d'autres lycées, et, sans mentir, je ne connaissais que peu de

lycées. Mon plus grand frère était d'abord allé à celui de Clermont l'Hérault, puis au lycée de Lodève (notre ancien lycée de secteur). Mon autre frère, lui, était au lycée Jean Monnet à Montpellier. Je savais qu'il y en avait d'autres à Montpellier mais je ne m'y intéressais pas nécessairement. Puis, ma marraine m'a dit que son fils, avec lequel j'étais ami, venait à Jules Guesde, car sa sœur y était les années passées. Avec ma mère, j'ai donc décidé d'aller faire les portes ouvertes et de voir les options qui pouvaient m'intéresser. J'y étais à la base pour essayer de rentrer dans la Section Internationale anglais / américain, mais durant les portes ouvertes, j'ai été charmée par le nombre de langues qui y étaient proposées. J'ai donc commencé à regarder le japonais, l'italien, le portugais et autres.

J'ai compris que je voulais aller à Jules Guesde et pas dans mon lycée de secteur. De plus, à Montpellier, il y avait d'anciennes amies à moi. Si j'arrivais à rentrer dans cet établissement, je ne serais probablement pas seule. Mais avant que je sache si j'étais acceptée ou non, il y a eu des hauts et des bas. Dès que j'ai postulé, je pensais être prise, mais ma mère reçut un message en me disant que je n'étais pas prise. J'essayais tant bien que mal de me reconforter et de me dire qu'à Gignac j'aurais mes amis, et je n'aurais pas les trajets en bus et en tramway. Même si je le niais, j'étais assez triste de ne pas pouvoir aller à Jules Guesde. Mais après quelques semaines, ma mère a pu comprendre quel était le problème, et j'ai été acceptée dans le lycée. C'est vraiment là que je voulais être, et j'étais vraiment contente de pouvoir finalement venir à Jules Guesde.

Finalement, je suis bien chanceuse d'avoir pu venir cette année. Et puis je sais que certains de mes amis qui sont à Gignac ont des difficultés à prendre les spécialités qu'ils désirent vraiment. Et ils hésitent actuellement à changer d'établissement, ils m'envient un peu dans le sens que j'ai fait un bond dans le vide en allant à Montpellier et pas eux. De nouveau, je trouve que mon choix ne m'a apporté que du bon, j'ai rencontré de nouvelles personnes, j'ai pu apprendre les langues qui m'intéressaient. Je suis vraiment reconnaissante d'avoir choisi d'aller dans un lycée qui n'était pas celui de mon secteur. Je pense que d'un côté, ça m'a aussi permis de m'assumer un peu plus, car on recommence de zéro.

Mon dernier choix qui concerne ici plus que simplement l'école mais quand même, est en rapport avec le travail de ma mère. Ma mère travaille dans une entreprise sur des boîtiers pour les éoliennes, et leur firme marche plutôt bien, ils ont donc prévu d'installer un de leur bureau aux USA, mais pour cela ma mère doit partir un an aux États Unis. Mon père est obligé de rester à Gignac, ce qui signifie qu'on peut soit partir avec ma mère soit rester en France avec mon père. On avait déjà eu cette opportunité l'année où je devais arriver en 3^{ème}, mais par je ne sais plus quel moyen, le voyage est devenu impossible. L'entreprise a donc décidé de déplacer le voyage, et le même dilemme s'offre à moi. Quand j'étais en troisième, je voulais déjà partir et actuellement cela n'a pas changé.

Avoir l'opportunité de partir vivre un an en Amérique (ou même n'importe où d'autre), moi je trouve que ça ne se refuse pas. Ce qui est prévu, serait que l'on parte à San Diego soit en janvier, soit en juin. J'aimerais beaucoup que ce soit en janvier que l'on parte pour pouvoir tester l'expérience d'être dans un lycée Américain le plus longtemps possible afin de voir les différences dans l'apprentissage, mais aussi pour mieux apprendre l'anglais. Et même pour pouvoir faire le plus de rencontres là-bas. Je pense que ça pourrait m'aider donc à m'exprimer mieux en anglais, mais j'imagine et espère que le plus d'aventures m'attendent.

Tous ces choix m'ont permis d'être là où je suis maintenant, et là où je serai dans l'avenir le plus proche. J'ai pris comme exemple des choses en rapport avec l'école, car c'est aussi même dans l'école que notre futur se trace plus ou moins. Mes envies et besoins ont changé, et on peut le voir grâce à ces changements. Je pense sincèrement que ces choix, qu'ils soient mineurs ou non, m'ont mené à devenir la personne que je suis aujourd'hui. On peut voir que la peur de perdre mes amis en classe de grande section a presque complètement disparu, car mes amis de maintenant, je pense les avoir pour longtemps, et je me dis qu'on n'a qu'une seule vie et qu'il faut en profiter, tout en faisant de bons choix pour notre vie. Et si la vie n'avait pas de rebondissements elle serait probablement relativement attristante. Les trois exemples que j'ai pris montrent premièrement des périodes de ma vie,

comme je l'ai dit on le voit avec mes envies qui changent. Mais c'est aussi un évènement qui s'est passé il y a longtemps, un autre qui a interagi avec cette année, et le dernier qui va donc changer mon avenir.

Maëva

Tout a commencé depuis ma naissance

Je dirais que tout a commencé depuis ma naissance mais comme un nourrisson qui vient de sortir du ventre de sa mère est dans l'incapacité de penser de façon cohérente ou bien de prononcer un seul mot logique, je vais commencer les événements plus tard, lors de l'enfance innocente et pourtant déjà bien marquante des bouleversements à suivre. J'étais pourtant un enfant normal, quoi que quelque peu déjà éloigné des stéréotypes que m'imposait la société, cherchant à recopier les garçons de ma classe sans vraiment prendre conscience du pourquoi, au fond je les enviais sûrement inconsciemment, pour en venir au fait que cette différence m'a valu un rejet de la part de mes camarades, me contraignant à souvent rester seul malgré les quelques amis présents à mes côtés. J'ai pourtant à cette époque-là déjà menti plusieurs fois à ma mère, simulant quelques fois une quelconque maladie, m'obligeant même parfois à me faire vomir afin de pousser mon mensonge au maximum ; tout cela n'était que le simple début du malheur qui allait parcourir mon existence.

Les questionnements se sont posés concrètement lors de mon entrée au collège, vous savez c'est l'âge où souvent on est en quête de son identité, ce moment où l'on cherche bien trop à savoir qui nous sommes et où est notre place. De plus, la puberté prend à dépourvu, les garçons deviennent de futurs jeunes hommes et les filles de futures jeunes femmes. Mon premier complexe venait d'être créé par l'apparition des menstruations et très vite après venaient la poitrine et les hanches qui ne faisaient que de me mettre dans une profonde tristesse inexplicable. Les miroirs devenaient rapidement mes pires ennemis, me mettant à pleurer à chaque fois que j'y regardais mon reflet et ce corps qui me déplaisait : j'avais seulement envie de l'arracher, de le détruire.

Rapidement j'en venais à une conclusion, celle que j'étais dans le mauvais corps, que seulement j'aurais été bien mieux dans le corps d'un garçon, mais malheureusement je ne connaissais pas encore la définition de la transidentité ni même que cela eût été possible. Le petit enfant innocent que j'étais pensait seulement qu'il était anormal, cependant dans ma tête tout cela était bien clair, je me sentais garçon, c'est souvent ce que j'ai répété à plusieurs personnes sur les réseaux-sociaux à cette époque-là lorsqu'on me demandait si j'étais une fille ou un garçon «Je suis une fille mais je me considère comme un garçon».

Mais savez-vous ce qui se passe lorsqu'on est différent de ce que la société voudrait de nous ? On se fait détester sans aucune raison, je me sentais comme une pièce en trop dans un puzzle qu'on jette à la poubelle car on n'en a aucune utilité. Je cherchais ma place mais en vain, les pièces étaient déjà toutes assemblées et ne me laissaient aucune place pour que je puisse au minimum m'incruster, et tout comme l'a dit J. Rousseau : « La nature a fait l'homme heureux et bon, mais la société le déprave et le rend misérable ».

L'idiot que j'étais n'a jamais rien voulu dire à qui que ce soit ; j'étais beaucoup trop effrayé au sujet de ce que pourrait bien en penser ma famille. Les amis qui me restaient étaient plein de préjugés et je n'allais pas dévoiler ma vie personnelle à mes professeurs bien qu'indirectement j'ai pu en révéler beaucoup à mes professeurs de français à travers quelques écrits, à en penser aujourd'hui qu'ils en savaient plus sur ma vie que d'autres personnes. Toutefois, les nombreux mensonges, qu'ils soient par des paroles, des faux sourires ou à travers ma façon d'être qui ne me correspondait pas, mais qui était nécessaire pour me faire accepter, finissaient peu à peu à m'enfermer dans une bulle, je ne jouais qu'un rôle à chaque moment de ma vie, jusqu'à ce qu'un jour je m'oublie moi-même, plongeant dans un profond déni à essayer de me persuader d'être quelqu'un que je n'étais pas. Néanmoins la douleur était toujours présente, deux fois plus douloureuse par ce déni, les mensonges persistaient et s'entassaient, ils m'étouffaient. C'était dur de m'empêcher de craquer devant ma mère lorsqu'elle me demandait « Est-ce que ça va ? » Je répondais en hochant de la tête, ou dans le pire des cas je répondais par des

mensonges farfelus lorsqu'elle voyait que ça n'allait vraiment pas, rejetant la faute sur le petit harcèlement que je vivais qui était bien loin de m'affecter.

Mais une fois venu le soir, dans le silence de la nuit, alors que la ville était éteinte et la maison endormie, je me trouvais au beau milieu de la nuit à passer mon regard entre le plafond et le réveil, me retournant dans mon lit en quête de sommeil pour apaiser ma souffrance, mes pleurs et le plus sombre de mes songes, enfin lorsque la fatigue avait pitié de moi, Morphée me prenait dans ses doux bras, seuls moments de paix quand les cauchemars n'y prenaient place.

Mon déni a duré deux longues années qui semblaient être une éternité de souffrance, enfin est venu la délivrance, ce soir où en me promenant sur des vidéos YouTube, je suis tombé par pur hasard sur celle d'un homme transgenre, encore aujourd'hui je me demande comment j'ai bien pu tomber dessus, mais comme nous pourrions le dire, le hasard fait bien les choses. A ce moment-là j'ai pleuré à chaudes larmes, des larmes libératrices, je venais enfin de trouver la réponse à mes problèmes. A partir de ce moment j'ai passé mes journées rien qu'à me renseigner, à appeler des associations, à parler avec des personnes concernées, et plus le temps passait, plus je me retrouvais et comprenais enfin qui j'étais réellement. Après deux mois tout entiers, je pouvais dire avec certitude que j'étais un homme coincé dans le corps d'une femme, comme l'a dit E. Kant, $7 + 5 = 12$, il s'agit là de la seule vérité.

J'utilise souvent la métaphore de l'éponge pour me décrire, j'absorbe mes émotions tout comme une éponge absorbe l'eau, mais le moment où celle-ci est trop pleine il faut bien la vider, et c'est exactement ce qui s'est déroulé. J'ai fini par en avoir assez de me cacher derrière des masques, alors petit à petit je me révélai à mon entourage, à commencer par ma cousine, ensuite mes amis les plus proches, puis les moins proches, quelques inconnus par-ci par-là... Tout le monde finissait par en avoir conscience mais le plus dur restait à venir ; ma famille. Plus particulièrement ma mère que je considérais comme un pilier qui pourrait m'aider.

Ce soir-là je m'en souviendrais toute ma vie, c'étaient trois jours avant mon entrée au lycée. Mes amis m'ont encouragé à aller le lui dire, mon cœur battait si fort lorsque je me suis rendu face à elle pour lui demander de parler, juste nous deux. Je lui ai montré un texte que j'avais écrit rien que pour lui dire car je savais très bien que je serais incapable de lui parler de vive voix. Naturellement les larmes sont tombées et coulaient à flots sur mes joues, accompagnées de quelques sanglots. Ce fut à la fois le plus grand de mes soulagements et la plus grande de mes déceptions lorsque quelques mois plus tard j'eus constaté que rien n'avait changé. Malgré les quelques messages que je lui laissais le soir pour lui dire combien je souffrais et ce que je pouvais bien infliger à mon corps qui devenait un champ de bataille. C'est beaucoup plus tard que j'ai appris qu'elle l'avait très mal pris, elle en accusait même mes amis de m'avoir rendu ainsi, elle me pensait anormale, malade, je devais juste être guérie, elle a essayé de me pousser à aller voir une psychologue, pensant qu'elle allait pouvoir me faire changer, cette personne qui devait être mon pilier et celle qui était censée m'aider n'a fait que semer le trouble en moi, me détruisant. Elle devenait la personne qui me faisait le plus de mal parmi tous, après tout puis-je vraiment en vouloir à une personne issue d'une génération précédente où les mœurs étaient différentes, ne se renseignant pas sur le monde d'aujourd'hui ?

Cela ne fait que quelques mois que j'ai osé en parler à ma tante, et cette fois j'ai découvert mon vrai pilier, celle qui allait réellement m'aider dans mes combats à venir. Je ne remercierai jamais assez mes amis qui ont été un énorme soutien pour moi, sans eux, je ne pense pas que je serais où j'en suis aujourd'hui. Maintenant je réalise que ce n'est pas moi le problème, c'est seulement la société qui est trop conservatrice pour la personne que je suis, il me reste encore un énorme chemin à faire avant de trouver mon bonheur mais je dois dire que je ne regrette aucun de ces événements passés qui m'ont finalement fait grandir et m'ont donné davantage de confiance en moi, ne serait-ce que pour réaliser cet écrit.

« Le succès n'est pas final, l'échec n'est pas fatal : c'est le courage de continuer qui compte. »
- Winston Churchill

Je repense à ces événements en souriant, en me disant qu'un jour je serai capable de dire : « S'il vous plaît, appelez-moi Nicolas. »

Chloé LEFEBVRE

L'événement que je vais conter

L'événement que je vais conter s'est déroulé lorsque j'étais jeune. J'étais en CE2 et je vaquais à mes occupations d'enfant. J'étais jeune et insouciant et rien ne semblait vraiment pouvoir perturber ma vie. Évidemment comme tous les enfants je n'aimais pas travailler à l'école (et ça n'a pas vraiment changé), mais rien de bien méchant. Ma grand-mère était malade depuis un bon moment maintenant et cela faisait plusieurs années qu'elle vivait avec le cancer. Mais tout ceci je ne le comprenais pas vraiment. Comme nous habitions dans la même ville que ma grand-mère et mon grand-père nous allions souvent chez eux pour manger et s'amuser. Il arrivait même que je reste chez eux dormir, j'étais très content quand ça arrivait. Plus le temps avançait et moins je voyais ma grand-mère. Quand j'allais chez elle, elle semblait aller bien donc cela ne me perturbait pas. Je ne comprenais pas pourquoi elle avait des poches de sang et des choses dans le genre sur elle. Tout cela était un monde bien lointain pour un enfant de CE2. Mais un jour ma mère et mon père m'ont dit que mamie était partie à l'hôpital. J'ai demandé si elle allait rester longtemps. Malheureusement personne n'avait la réponse.

Le temps passait et je me languissais de ne pas voir ma grand-mère. J'ai demandé plusieurs fois si je pouvais aller la voir. Mes parents m'ont expliqué que les enfants n'étaient pas admis dans les chambres d'hôpital. Mais tout ceci je n'y pensais qu'à la maison. Heureusement il y avait l'école. C'était une année plutôt compliquée car moi et mes camarades ne nous entendions pas bien avec la professeure remplaçante. Cela peut paraître étrange mais je pense que cette mésentente m'a aidé à ne pas penser à ce qui se passait à la maison. Ma seule occupation était de faire des bêtises. Mais quand je rentrais à la maison il n'était pas rare que ma mère ou mon père ne soit pas là. Il y en avait souvent un qui était avec ma grand-mère. Mais mes parents ne laissaient rien paraître. Ils faisaient tout leur possible pour que nous ne puissions pas nous rendre compte de ce qui se passait. De temps en temps mon grand-père venait à la maison, c'était toujours un peu bizarre pour moi. Il était content de nous voir mais en même temps il était très triste.

Tout ceci se passe dans une période de plusieurs mois. Et un soir, alors que je suis en train de jouer avec mon frère à la Wii, la personne qui s'occupait de nous — car mes parents n'étaient pas là —, me dit que ma mère veut me parler. Ma mère m'a demandé si je voulais dire quelque chose à ma grand-mère. J'ai répondu oui. Elle m'a prévenu que ma grand-mère ne pourrait pas me répondre car elle n'en avait plus les capacités. J'ai donc dit ce que j'avais à dire à ma grand-mère puis je suis reparti jouer à la Wii. Je pense qu'à ce moment-là je comprenais ce qui se passait mais je ne savais pas vraiment quoi faire. Le lendemain je n'avais pas cours car on était le week-end donc j'étais plutôt content. Malheureusement ça n'a pas duré longtemps. Mon père m'a dit que l'hôpital les avait appelés. Je savais déjà ce qu'il allait me dire.

Je me souviens que j'étais en colère et que je frappais mes cousins pour me calmer. Je n'étais pas vraiment triste, j'étais énervé. Ma colère était dirigée vers les médecins qui n'avaient pas réussi à sauver ma grand-mère. Ensuite tout est allé très vite. Le jour de l'enterrement je n'avais pas la même mentalité que lors de l'annonce de la mort de ma grand-mère. J'étais bien plus calme, je n'étais pas en colère. Mais il y avait quand même des choses qui me gênaient dans cet enterrement. Premièrement le fait que mon grand-père ne soit pas présent. Je précise, car c'est important : j'ai deux grands du côté de ma grand-mère. Il n'y en a qu'un seul de présent. Ma grand-mère s'est mariée avec un premier homme avec qui elle a eu mon père. Puis elle s'est remariée avec un deuxième homme mais cette fois ils n'ont pas eu d'enfant.

Mon grand-père qui n'était pas présent était le père de mon père. Il habitait à Paris mais cela n'était pas une raison pour pas venir. Je n'étais qu'en CE2 mais je savais que ce n'était pas bien. La deuxième chose qui me gênait était le fait que mon frère et ma sœur n'aient pas rendu hommage à ma grand-mère. Car il y avait la possibilité de voir ma grand-mère dans son cercueil pour lui dire au revoir. Avec le

recul je peux comprendre ma sœur et mon frère. Mon frère était vraiment jeune donc c'était normal qu'à son âge il ne souhaite pas faire ce genre de chose. Ma sœur était à l'inverse beaucoup plus vieille que moi. Mais mes parents avaient prévenu que ma grand-mère était méconnaissable à cause de la maladie. Mais cela ne m'a pas empêché d'y aller. Je n'ai pas été traumatisé, je pense même que c'est nécessaire pour un deuil. Au final mon deuil était fini après être sorti de cette salle. À titre de comparaison ma sœur a eu beaucoup de mal à s'en remettre. Mais la personne qui ne s'en est jamais remise c'est mon grand-père (celui qui était là). Durant tout l'enterrement je ne comprenais pas pourquoi seul moi et mon père ne pleurons pas. Pour mon cas c'est parce que pour moi le deuil était fait, mais pour mon père je ne sais pas. Sûrement l'avait-il fait aussi.

Plusieurs années plus tard j'ai eu plus d'explications sur l'état de santé de ma grand-mère. Elle ne prenait pas correctement ses médicaments. Pour prendre un exemple elle décalait la prise de certains médicaments pour pouvoir prendre un apéritif et de l'alcool. Avec le recul je comprends que c'est déjà miraculeux qu'elle ait tenu autant d'années sans faire ce que disaient les médecins. Malheureusement la mort de ma grand-mère a détruit psychologiquement mon grand-père. Évidemment c'est compréhensible car il venait de perdre l'amour de sa vie. La mort de ma grand-mère en a provoqué une autre.

Je fais un saut dans le temps. Nous sommes maintenant en été 2020. Je profite de mon été avant d'arriver au lycée. Les conditions ne sont pas forcément les plus optimales car l'ombre du Covid-19 plane toujours au-dessus de nous. Mais les vacances restent des vacances donc je ne m'en occupe pas. Après être revenus de vacances avec mon père et mon frère, on a commencé à réfléchir à ce que l'on allait faire. Et dans le programme il y avait l'anniversaire de mon grand-père. Le jour de son anniversaire ma mère et ma sœur ont fait des gâteaux. On attendait dans le salon que mon grand-père arrive. Au bout d'un moment mon père et ma mère sont partis chez lui pour voir s'il allait bien. Comme vous vous en doutiez : non. Cela a mis du temps avant que l'on sache qu'il était mort. Ma mère et mon père étaient occupés à toutes les démarches chez lui. Il a donc fallu que j'appelle pour savoir ce qui se passait. Pour être tout à fait honnête je n'ai pas eu la même réaction que pour ma grand-mère. Il s'est passé de nombreuses années entre la mort de ma grand-mère et celle de mon grand-père. Ma mentalité a donc évolué entre temps. Je n'ai donc pas reçu l'annonce de sa mort de la même manière. On pourrait même dire que j'ai fait le deuil quand mes parents sont partis chez mon grand-père car je m'y attendais. Cette fois j'ai vu les choses sous un autre angle. Étant donné que j'avais grandi j'ai perçu tout ça d'une manière différente. Cette fois-ci j'ai assisté aux choses dont je n'avais pas conscience plus jeune. Je parle des problèmes administratifs en tout genre. Mais cette mort a quand même un côté sombre. Après avoir parlé avec les voisins de mon grand-père il s'est avéré que ce n'était pas la première fois. L'année d'avant mon grand-père avait déjà été emmené à l'hôpital dans des conditions similaires. Et il avait voulu que l'on ne soit pas au courant. Il s'est donc avéré que sa mort était sûrement un suicide.

Ces deux événements qui en fait ne résultent que d'un seul, m'ont fait réfléchir sur plusieurs sujets. Premièrement le rapport à la mort. La mort de ma grand-mère a été la première à laquelle j'ai été confronté. Elle m'a permis de prendre du recul sur ce qu'était la mort. Et face à laquelle comment réagir. La deuxième mort m'a conforté dans ce que j'avais tiré de la première. Et m'a aussi permis de comprendre que la mort de nos jours ce n'est pas qu'un enterrement et des papiers mais que c'était bien plus complexe. Entre les résiliations de bail, les dettes s'il y en a et tout ce genre de choses. La chose que j'ai donc tirée de ces deux décès est donc le fait d'accepter la mort. Ma grand-mère m'a fait comprendre que ça ne servait à rien de pleurer et s'énerver car ça ne faisait pas revenir les morts. Et la

mort de mon grand-père m'a conforté dans cette idée. Car lui n'avait pas accepté cette mort et s'est donc lui-même donné la mort.

Gwendal LAMANDE

J'avais été en garde alternée

J'avais été en garde alternée depuis mes trois ans jusqu'à mes quinze ans. Aujourd'hui, encore, je me demande comment j'ai pu tenir aussi longtemps. Le problème n'était pas vraiment la garde alternée en elle-même mais plutôt la personnalité de mon père et le système relationnel qui existait là-bas. Étant petite je n'étais pas consciente du climat d'insécurité, des manipulations, et de l'ambiance étouffante que j'ai ressentie en grandissant. Je dois même dire que j'adorais mon père et sa nouvelle compagne dont il me disait qu'elle était ma deuxième mère.

En parallèle, quand je rentrais chez ma mère et qu'elle me posait des questions basiques sur ma semaine, je devenais agressive, je me bloquais et séparais la vie chez mon père de celle chez ma mère. A cette époque, je faisais même corps avec lui pour rejeter ma mère du schéma familial dans lequel mon père et ma belle-mère me maintenaient. De cette période il me reste seulement de brefs souvenirs ou impressions qui m'ont suffisamment marquée et dont je réalise la toxicité maintenant : « de toute façon, avec papa on a décidé que tu partirais dans un bateau comme ça tu reviendras plus » disais-je à ma mère lorsque je rentrais d'une semaine chez mon père. Avec douceur et séduction, on me disait que ma mère était folle et instable voire dangereuse et le doute s'immisçait en moi. Pourtant, j'étais une enfant calme et docile en apparence mais je gardais au fond de moi des tensions que je n'arrivais pas à exprimer.

En grandissant, je me suis vite sentie fautive et la culpabilité commençait à prendre une place de plus en plus importante en moi : « je suis désolée » disais-je à chaque début ou fin de phrase dès que je m'exprimais et ma mère exaspérée me faisait souvent remarquer la tristesse qui émanait de ces mots. J'ai compris plus tard la résonance de cette phrase qui me sert à présent de baromètre interne pour mesurer mon état émotionnel. Au fil des années, je me rendis compte du climat d'oppression, d'insécurité, de mensonge, de manipulation et d'humiliation déguisée que je ne mesurais pas vraiment lorsque j'étais enfant. J'avais tendance à éviter mon père et ma belle-mère en restant enfermée dans ma chambre ou en sortant avec des amis dès que j'en avais l'occasion.

Les actes et les paroles étaient formulés de telle manière, sournoise, insidieuse et pernicieuse que cela m'amenait à douter de mes propres jugements, même pour les choses les plus évidentes. Dans ce contexte, mon père me mettait constamment en rivalité avec ma belle-mère et celle-ci se prêtait au jeu. Aucun échange authentique n'était possible et le fait d'avoir assisté et d'avoir été prise à partie dans des violences conjugales me maintenaient dans la peur, je me sentais prise au piège.

Je remercie le coronavirus et la période de confinement de m'avoir en quelque sorte libérée. A partir de là, la situation est devenue douloureuse voire invivable pour moi. Le sentiment que j'avais de ne pas avoir de place évidente de leur part, j'étais sans arrêt mise à l'écart que ce soit lors des repas où je devais manger loin d'eux pour ne pas les contaminer du virus que je n'avais pas, dans la salle de bain mes affaires étaient elles aussi mises de côté ou encore ce message où mon père me dit qu'il était préférable que je reste chez ma mère pour ne pas les contaminer... Je trouvais tout cela insensé, j'étais à la fois triste et en colère et submergée par un état de sidération m'empêchant d'extérioriser ces sentiments. Pendant cette période, tout était fermé et sortir de chez soi était interdit, je passais donc tout mon temps enfermée dans ma chambre dans une extrême solitude.

J'avais donc beaucoup de temps pour penser et réfléchir et je pris conscience que durant toutes ces années où je ne disais rien pour me protéger, j'avais fini par me perdre. Je réalisais que je jouais un rôle qui n'était pas le mien et je me détestais pour cela. En même temps, l'idée de continuer à faire semblant devenait insoutenable mais j'avais peur de faire du mal autour de moi. Je m'autodétruisais. J'étais en guerre avec moi-même.

La seule solution à ce moment-là fut de m'ouvrir à ma mère et à un ami. Lorsque j'étais chez mon père, j'étais tout le temps au téléphone avec lui et c'était, d'ailleurs, la première fois que je parlais de ma souffrance à quelqu'un. Son avis m'était cher et venait me conforter dans l'idée que ce que je vivais était aussi destructeur que ce que je le pensais au fond de moi. Même si, parfois, ma mère était dure avec moi et me poussait à une prise de position, elle m'aidait beaucoup et m'écoutait attentivement. Je me rappelle combien cela m'énervait lorsqu'elle me disait « Après un bon orage, le ciel est toujours dégagé ». Cette phrase me donnait des sueurs froides face à cette situation que je me sentais impuissante à changer.

Combien de temps ai-je passé à ressasser et à hésiter avant de me sentir prête à agir ? Cela reste flou et je crois même que ce n'est qu'après avoir agi que j'ai mesuré que j'avais pris la bonne décision.

L'ironie du sort a voulu que j'attende le jour de mes quinze ans pour dire à mon père que je ne voulais plus vivre comme cela. J'étais chez lui cette année-là pour mon anniversaire et c'est ce moment que je choisis pour lui dire que je voulais partir vivre chez ma mère. L'annoncer à un tel moment peut paraître cynique... mais l'urgence dans laquelle j'étais depuis plusieurs mois, gonflait, prête à exploser et m'y poussa. Quand j'y pense maintenant, ce moment est assez symbolique, il s'agissait pour moi d'une renaissance en faisant acte de parole et en me libérant. Le soulagement fut immédiat.

Dans les semaines qui suivirent, j'emménageais à plein temps chez ma mère, et je revis mon père à deux reprises l'été qui suivit. Mais les attentes que j'avais de lui et mes efforts pour des échanges francs et honnêtes n'aboutirent à rien... Il persistait dans ses dénigrement et tentatives de manipulations. Bien que cela me fit souffrir, je m'y étais suffisamment préparée. Je décidai de ne plus le revoir.

Pour moi, cela ne correspondait plus à une fuite ou un évitement mais au contraire à écouter ce dont j'avais vraiment besoin et être en phase avec ce que je souhaitais pour moi-même.

Youmie GIRBAL

Introspection

Le marchand de glace

Mon parcours scolaire au collège ou en primaire n'avait pas toujours été simple, mais c'est ce qui a créé ce que je suis aujourd'hui. Mes souvenirs remontent parfois à très loin, et comme on peut s'en douter, sont plutôt flous.

Lorsque j'étais enfant, je n'étais pas quelqu'un de timide, j'avais beaucoup d'amis, j'étais très extravertie, et je me faisais d'ailleurs beaucoup remarquer en classe à force de parler avec des copains ou des copines. Je ne me préoccupais pas de grand-chose à vrai dire et vivais au jour le jour. J'avais une facilité déconcertante, et même encore aujourd'hui, à me faire des connaissances. Cela a toujours été très utile et agréable étant donné que j'ai beaucoup déménagé et donc par extension changé d'école. Cependant, je parlais sans attache, presque comme si quelque chose faisait que c'était nécessaire.

En effet depuis l'enfance, j'ai toujours terminé mes années seule. Les gens s'intéressaient souvent à moi, puisque je fus souvent la petite nouvelle débarquant un peu de nulle part. Mais au fur et à mesure de l'année qui passait, les gens s'en allaient. J'étais souvent au centre des histoires sans réellement savoir pourquoi j'y étais et comment j'y étais impliquée. Aucune de mes années scolaires ne s'est passée sans être comme ça, hormis la quatrième où j'étais totalement entourée de plein de gens qui étaient appréciables, et ma sixième où le problème est arrivé vers le milieu du second semestre. En réalité, à l'époque de la primaire jusqu'à la cinquième, je ne m'en rendais pas vraiment compte puisqu'il restait toujours au moins quelqu'un avec moi. Et comme ma quatrième s'était passée sans aucun accro, je n'y pensais pas réellement. C'est ma troisième qui changea la donne.

Comme on le sait, les filles réfléchissent souvent plus que les garçons et généralement, la troisième est un moment fatidique puisqu'ensuite, tout le monde se sépare dans différents lycées. C'est là où un énorme conflit a démarré sur un quiproquo et que je me suis retrouvée entièrement seule. Quand vous avez quatorze/quinze ans et que vous vous retrouvez entièrement seule, cela fait un coup. Cependant, j'avais toujours expérimenté la solitude dans un sens, aimant quelques-uns de ses aspects. Mais alors voilà, se retrouver avec soi-même à temps plein, c'est étrange, et cela m'a laissé le temps de penser à beaucoup de choses.

J'en suis alors venue à réfléchir sur moi-même et à faire des rapprochements, des liens avec mes autres années et je me suis vraiment rendu compte que ce n'était pas la première fois. Je me suis demandé mille et une fois « pourquoi ? » « Comment ? » « Qu'ai-je fait ? » « Je le méritais ? ».... J'ai continué pendant le confinement, et de cela a résulté que j'ai pris confiance en moi et d'un autre côté pas.

C'est étrange, car beaucoup auraient totalement perdu confiance en eux, et auraient peut-être attrapé une phobie scolaire ou se seraient morfondus sur eux-mêmes, mais ça n'a pas été mon cas. En effet, de nature plutôt solitaire, ne plus avoir personne sur qui compter dans l'entourage amical, ne plus avoir à donner de soi, a déclenché chez moi le fait de se concentrer plus sur soi-même, ses objectifs, ses envies. Cela fut l'une des meilleures choses qui pouvait m'arriver. Le confinement a accentué cela, puisque ça m'a permis d'avoir plus de temps pour réfléchir à mon avenir, mes ambitions, et même des rêves, à imaginer ce que je voulais être, devenir... J'ai pris confiance en moi, dans le sens où je sais dans quoi je suis capable d'aller, et jusqu'où je suis capable de me pousser pour réussir.

Le confinement a accentué cela, puisque ça m'a permis d'avoir plus de temps pour réfléchir à mon avenir, mes ambitions, et même des rêves, à imaginer ce que je voulais être, devenir... Je me suis créé des objectifs et le premier que j'ai pu atteindre fut Jules Guesde et sa section orientale japonaise. J'étais fière de moi.

Mais le point négatif, c'est que j'ai perdu confiance en ce que les gens appellent l'amitié, que je trouve aujourd'hui presque dérisoire et un accessoire à la vie d'adolescent. Je ne m'attache plus vraiment aux

gens dont je m'entoure, sûrement à cause du peu de confiance que j'ai en eux. J'ai pu constater à quel point des barrières solides s'étaient créées en moi, je reste une personne joyeuse, souriante, et qui sait parfois faire rire les gens, mais peut-être plus autant qu'avant. Cependant, ne nous mentons pas, je ne suis que lycéenne et je ne vis pas une vie parfaite et je la hais parfois, mais cela ne m'empêche pas de parfois me contenter de mes petites réussites. Je ne prends plus mes décisions en fonction des autres, mais en fonction de moi, et de ce qui va m'aider à avancer.

J'avais des projets plein la tête quand j'étais enfant, et même au début de mes années de collège et certains furent abandonnés, non sans tristesse, mais ce fut pour le mieux.

J'ai toujours grandi très vite, ne vivant qu'avec des grandes sœurs, j'ai donc souvent dépassé les autres en termes de maturité et j'ai souvent eu la chance de me trouver des pairs, qui malheureusement au fil du temps partaient. Avec ces expériences j'ai grandi plus vite, appris à regarder mes défauts, et surtout mes qualités, même si parfois les gens peuvent croire à de la prétention ; j'ai arrêté de me voiler la face sur ce qui avait de bon en moi.

Donc oui, ma vie d'école n'est pas finie, et est loin de l'être, et les moments durs, il y en aura encore plein. La solitude m'a rendu plus solide, plus confiante, m'a fait ouvrir les yeux sur des qualités que je garde précieusement, mais aussi sur des défauts que j'accepte malgré tout. L'école m'a fait découvrir qu'il ne faut pas toujours s'attacher, et faire attention à soi avant de faire attention aux autres.

J'étais une petite fille avec plein d'amis, qui finissaient par la laisser tomber sans jamais prendre de nouvelles d'elle, qui attendaient qu'elle le fasse. J'étais cette petite fille bavarde aux bonnes notes. Une jeune fille qui travaillait bien pour ses parents, les rendre fiers d'elle, qui ne se souciait pas vraiment d'elle-même, et qui disait souvent ne pas se trouver de qualités, mais que des défauts. Je suis passée d'une fille avec des millions de rêves qui ne savait pas faire le tri de ce qu'elle voulait vraiment, qui avait un avenir en tête, mais qui déviait souvent sur des rêves qui ne lui correspondaient pas.

Je suis à présent une fille avec un ou deux amis qui prennent des nouvelles d'elles et desquels elle en prend avec plaisir en retour. Je suis aujourd'hui une fille avec de bonnes notes, qui parle de temps en temps, mais qui reste sérieuse et attentive. J'ai passé le cap de travailler juste pour papa et maman, à celui de travailler pour soi, pour mon avenir, pour accomplir mes objectifs, avoir un bon travail qui me plaît. Je me soucie plus de mon bien-être, de ma santé mentale et physique ainsi. A présent, je fais face à mes qualités tout comme à mes défauts. J'ai fixé mes attentes sur un projet, sur ce que je veux réellement.

Le fait de se retrouver en face-à-face avec soi-même de force, fait que vous êtes obligée de faire face à, parfois, ce que vous détestez le plus chez vous, mais également à trouver ce que vous aimez le plus. Cela m'a permis de me rendre compte aussi, qu'être seule, ce n'est pas grave et ne signifie pas forcément tomber en dépression et vouloir mourir à tout prix. Non, parfois, il est juste nécessaire d'apprendre à se connaître soi-même avant de connaître la vie adulte, savoir dans quoi on est bon, ce qu'on est capable de faire et jusqu'où on peut aller pour aller chercher notre objectif, et je pense que tous les adolescents devraient penser à faire ça. Grâce à mon expérience, j'ai compris que toutes les personnes seules ne sont pas forcément tristes, mais qu'elles sont parfois juste en train de réfléchir tranquillement sans nuisance autour, ou des personnes qui pourraient les déranger.

Il est parfois bon de prendre connaissance de ce que l'on peut apporter à soi-même puis aux autres, pour ensuite se trouver des gens, des amis, qui resteront, qui compteront pour vous et pour lesquels vous compterez pour eux aussi. Des gens qui s'inquiéteront pour vous et pour lesquels vous vous inquiéterez en retour. Il suffit de trouver les personnes pour lesquelles vous serez le premier choix et qui le seront pour vous.

Opale

« la rupture amoureuse »

Lors d'une vie il me semble que l'un des événements les plus compliqués à surmonter se nomme « la rupture amoureuse ». Savoir que la personne que vous estimez le plus ne veut plus de vous dans votre vie, ne veut plus de vos tendresses et refuse par conséquent de créer de nouveaux et doux souvenirs avec vous, a le pouvoir d'anéantir et de briser en vous quelque chose, une porte, plusieurs portes au sein même de votre esprit. Quelque chose s'empare de votre être et vous pousse à vous accommoder d'une tristesse infinie, à vous installer confortablement dans cette cellule avec des sucreries et une couverture chaude qui viendra caresser votre cœur à chaque fois que vous songerez au début, à ce qui a nourri ces années et la fin de cette histoire.

Tout a commencé en Novembre 2018, j'étais encore une jeune collégienne et ce garçon avec lequel je discutais souvent, lui, était un peu plus âgé, et cela me convenait, et me convient toujours, car je pouvais discuter avec quelqu'un à la « hauteur » de mes pensées, que les gens de mon âge n'avaient pas encore expérimenté. Au fil du temps une grande affection puis de l'amour s'est développé entre nous et nous avons pris la décision d'officialiser tout cela. Un pays entier nous séparait alors, mais ce n'était pas une fin en soi, nous étions plus jeunes et dotés d'une grande patience. Aujourd'hui je suis encore nostalgique de nos discussions durant lesquelles nous imaginions un futur idéal, des voyages et un mode de vie qui nous attire toujours d'ailleurs. Il me restait alors tant de choses à apprivoiser, un inconnu que j'ai appris à connaître et à maîtriser.

Été 2019, je me surprends et en même temps pas du tout, à me souvenir de la date exacte, nous avions prévu son arrivée et notre première réelle rencontre pour la fin de l'été, en août. Mais en ce jour nous n'étions qu'à la fin du mois de juin, les cours s'étaient terminés et mon père et moi étions en train de finaliser la commande d'un roman qui me faisait envie, mon téléphone émettait de courtes sonneries, m'avertissant de la réception de messages. Mais étrangement, ce jour-là, à ce moment précis, je n'y prêtai pas attention, par respect pour mon père et afin de profiter des premières chaleurs, je les ignorai et continuai mes occupations. Ce n'est que lorsque nous primes la décision d'aller jeter dans les collectes de verre les bouteilles de jus de fruits, que je regardais mes messages, il y en avait un de sa part, répondant alors à un des miens : « Ce serait génial de pouvoir se voir plus-tôt, je vais m'ennuyer tout l'été » ; puis d'un « Dans ce cas je n'ai qu'à me téléporter » ajoutait-il. Je lui répondis alors en riant, déposai mon appareil et rejoignis mon père devant le portail pour partir à pied jeter tout cela. Nous fîmes quelques pas quand un jeune homme et une femme s'approchèrent de nous avec des chocolats belges. Mon père les prit alors pour des démarcheurs à domicile et leur répondit d'un « Nous ne sommes pas intéressés ». Mais moi j'avais les yeux rivés sur lui et je savais, et dans un élan de panique j'allais me cacher pour rougir et arrêter de trembler derrière la voiture. Il m'avait fait la surprise de parcourir neuf cents kilomètres pour nous rencontrer plus tôt, et dans mes souvenirs je me souviens en avoir tremblé durant deux jours.

Nous passâmes alors je pense la plus belle semaine de toute ma vie. L'été passa et l'hiver s'installa, nous nous revîmes plusieurs fois et c'était à chaque fois un pur ravissement. Seulement un peu moins lorsqu'il était venu pour mon anniversaire au mois de novembre, il semblait ailleurs, préoccupé par les deux journées de cours qu'il avait dû manquer pour avoir un billet d'avion. Mais pas seulement, il discutait avec une fille d'un an son aînée qu'il avait rencontrée aux cours de Japonais qu'il prenait pour nos projets. Les manières qu'il employait avec elle ne me plaisaient guère et je le lui fis savoir. Cela sembla s'arranger et la nouvelle année débuta, janvier, février passèrent, puis quelque chose commença à se briser ; notamment en moi. Surtout quand j'appris que l'on ne pourrait pas se voir, à cause de la crise sanitaire liée à l'épidémie de covid-19 et de la fermeture des voies ferroviaires.

Chaque jour je regrette de m'être enveloppée dans cette couverture de mélancolie et de tristesse dans le seul but d'avoir son attention, ce qui fit l'effet inverse des mois après que j'ai entrepris cette démarche inconsciemment. Fatigué par mon comportement et attiré par une herbe qu'il pensait plus verte ailleurs, il mit fin à la relation pensant que c'était dans mon but également. Je fus anéantie, je n'en dormis plus pendant des mois, et chaque jour je faisais tout pour ne pas rester seule, car l'inverse déclenchait en moi des pleurs interminables, et minables.

Le sentiment de se faire remplacer de la sorte créa en moi un état végétatif, en plein premier confinement, je me sentais plus seule que jamais. Dorénavant je pense que si les choses avaient été différentes je m'en serais remise plus tôt, et mieux. Une étape compliquée aussi que d'annoncer à ses parents et à une belle-mère qui vous déteste car vous êtes pour elle quelqu'un qui lui vole la vedette auprès de quelqu'un qu'elle « aime » car vous êtes simplement sa fille, participa davantage à cet état de solitude. En soi je ne me sentais pas réellement seule à ce point, mais j'avais perdu une moitié de moi-même, quelqu'un qui me poussait à me réveiller chaque jour, quelqu'un qui m'avait aimée à ce point et des montagnes de projets que nous ne souhaitions que finaliser, qu'il allait maintenant réaliser avec une autre.

Tous les soirs, tous les matins au réveil, j'espérais que cela était une blague, que je lui manquais, qu'il allait m'adresser des paroles réconfortantes, comme il l'avait toujours fait. J'étais retranchée dans un constant sentiment d'espérance, je trouvais ça cruel qu'il soit en vie mais que je doive seule le considérer comme mort. Le plus alarmant ce fut lorsqu'il partit, ses propos me semblaient ceux d'un étranger, il me dit des horreurs que jamais je n'aurais imaginées sortir de sa bouche et son esprit, j'étais effrayée. J'ai vécu le deuil d'un vivant.

J'aspirais mes journées à étudier pour me changer les idées, et à rechercher pourquoi, ce qui n'allait pas chez moi en plus de ce qu'il m'avait reproché, et à force de recherche, de discussions avec moi-même, d'introspection de mes sentiments, de ce que je ressentais dans chaque cas, j'en viens à la conclusion, et j'eus l'impression d'enfin me rencontrer, de réveiller cet éclat de ma conscience enveloppée sous cette couette chaude et épaisse : que je souffrais de dépendance affective. Je n'étais pas capable de me suffire à moi-même, je devais obligatoirement dépendre de quelqu'un pour survivre, cela me terrifiait, j'étais en proie à des angoisses, je cherchais désespérément des moyens de sortir de cette cage dorée. Le sentiment amoureux que j'avais toujours envié, qui m'avait si longtemps fasciné, venait alors m'enfermer dans une de ces extrémités les plus sinistres. Je n'avais pas encore conscience que le chemin serait si long et parsemé d'obstacles.

Très vite, j'enchainai sur une relation pansement, je me créai de nouvelles amitiés grâce à ça et deux mois plus tard, me fis abandonner une nouvelle fois par des personnes que j'estimais tant, qui me refusèrent alors le droit de rester dans ce cercle d'amis avec lesquels je m'étais amusée comme jamais cela ne m'était arrivé, me fit redescendre à mon point de départ.

Sous la chaleur de l'été 2020, lors de balades dans la campagne qui m'avait vu grandir, auprès des cigales chantantes, de l'odeur du chlore des piscines et des légères brises du mois de juillet, je pris la décision que quitte à dépendre de quelques choses, je dépendrais de mes rêves et des études qui m'avaient toujours réussi. Ce rêve de vivre une vie et de travailler dans un milieu qui me raccorde toujours au Japon, à cette culture qui me parle temps, à ce pays insulaire qui me donne des papillons dans le ventre lorsque j'y songe...

Je continuais à entretenir des échanges avec mon ex petit-ami, et je continue toujours, car nous possédons les mêmes passions, sans omettre que les choses se sont tassées et des excuses interminables eurent lieu. Mais à l'époque, c'était surtout car tous les deux nous avions besoin de comprendre pourquoi nous en étions arrivés à de telles extrémités. Il m'arriva de lui confier des choses que je regrette fortement, car même si tous les efforts que je réalise sont avant tout pour moi, j'ai besoin qu'il les constate aussi. Par conséquent ces événements que je lui ai livrés sont totalement contre-productifs et je pèse à présent le pour et le contre avant de lui livrer des choses pareilles.

Je me haïssais d'avoir failli à cette épreuve qui me tenait tant à cœur et qui m'apportait autant de réconfort, la vie à deux. Ma peau brûlait sous la puissance de mes remords, sans cesse je me répétais que j'aurais dû être à la hauteur, que mon état n'avait été que pathétique et que je voulais tant le mériter à nouveau. J'avais rendu l'atmosphère entre nous étouffante et je ne vivais qu'à travers ses mots : « je suis sûr que nous nous retrouverons. » Qu'un jour il avait prononcé.

Je compris tardivement que ce mal-être qui avait accéléré notre couple vers sa fin provenait du fait que nous avons tous deux pensé que l'herbe serait plus verte ailleurs, dans un sens la distance avait fini par me ronger. Je compris par ailleurs que cela faisait longtemps en fait que je vivais à travers ce rêve et cet espoir d'être acceptée dans ce lycée de Montpellier, j'espérais y rencontrer de nouvelles personnes, vivre des expériences incroyables en amitié, en cours, je n'en pouvais plus d'attendre, de vivre à travers ces faux espoirs, de penser que je rencontrerais peut-être quelqu'un d'encore mieux et plus proche. Je me trompais. Et en même temps il est encore difficile de m'en vouloir à moi-même pour cet épisode, car la jeunesse est quelque chose de précieux pour moi, tout ce temps je voulais et je veux toujours le consacrer à vivre de nouvelles expériences, et à explorer la liberté. Je suis curieuse de ce que la vie peut réserver aux gens, et à ce qu'elle me réserve plus particulièrement.

La veille du seul et dernier jour où je devais me rendre au collège pour prendre connaissance des réponses à mes vœux pour le lycée, nous nous endormîmes ensemble lors d'un appel, ceci me réchauffa le cœur et apaisa le stress qui m'envahissait, mais je savais alors garder du recul et je fis en sorte que cela ne se reproduisit pas. J'appris aux alentours de dix heures que j'étais admise, tout comme mon amie, en langue vivante 2 japonais au lycée Jules Guesde et une joie immense se répandit dans tout mon être, j'allais pouvoir commencer à réaliser mon rêve, ne plus rentrer la boule au ventre chez moi en espérant que la compagne de mon père n'ait pas bu, afin qu'elle ne me dise pas des choses affreuses, car j'avais tout de même conscience que j'étais seule face à elle, qu'il n'était plus là pour me soutenir, j'allais pouvoir lui prouver que je valais la peine et rattraper le retard qui me séparait de lui dans la route qu'il nous faut prendre pour nous offrir l'accomplissement de ce rêve.

Tout ce temps libre que la crise sanitaire nous laisse m'a permis de me retrouver, de rencontrer l'adolescente que je suis, de me suffire à moi-même, comme je l'ai si longtemps voulu.

Pendant de longs mois encore ne passa pas une journée sans que je pense à lui, en me disant : « C'est lui que j'aime », « Que je l'aime »... Ce n'est que récemment que j'ai pu entièrement me réapproprier mes pensées et devenir une jeune femme forte.

En écrivant ces mots je me dis que celle que j'étais il y a un an serait terriblement émue en les lisant et que cela lui redonnerait du courage, de quoi surmonter encore plus fortement la situation et trouver les journées moins longues. Je suis fière de la personne que je suis devenue et je suis encore plus fière de la personne que je deviendrai.

Méline BIRLANGA

Une expérience de...

Il y a trois ans, j'ai vécu une expérience de crispation, d'énervement, de frustration et de tristesse mélangés. J'étais en vacances à Nice chez ma grand-mère.

A cette époque, elle est très malade. Elle a toujours été autoritaire et directive, mais là, la maladie ajoute une autre dimension : le fait que je n'ose pas la contredire, de peur de sa réaction. Et ma jeunesse aussi ; adolescent on a parfois des réactions assez vives, mais ma grand-mère, je ne la vois pas souvent, de ce fait je suis sur mes gardes et ne montre rien de mes sentiments.

Également, elle lutte contre un cancer agressif et mon attitude est donc un peu comme si, avec cette personne malade, je tente de me raisonner, de prendre tous égards pour ne pas la froisser, en mettant mes sentiments dans la poche.

En vacances à Nice donc, ma mère et son frère décident de faire un brunch un matin, avant que nous ne prenions la route du retour. Or, le brunch va se dérouler chez ma grand-mère et elle n'imagine pas ne pas s'impliquer. Ma grand-mère décide donc de nous accompagner ma mère et moi, faire les achats pour cette collation. Très vite, elle décide qu'il faut aller au Biocoop car les autres surfaces alimentaires proposent des produits de mauvaise qualité. Le magasin où nous étions allés ce soir-là, était une petite surface connue pour ses produits locaux et bio. Nous sommes entrés et seulement après quelques instants elle s'est rendue au rayon des viandes et a commencé à choisir ce dont elle avait envie, elle, sans nous concerter et à en prendre en grande quantité. Bien-sûr nous n'aimions pas les sortes de viandes qu'elle avait choisies. Après cela nous sommes passés du côté des légumes et fruits, je tenais et proposais à ma grand-mère un type de fruits ; elle me regardait et faisait une grimace qui représentait son avis. Après plusieurs tentatives, j'ai lâché l'affaire... Ce même scénario s'est reproduit aux rayons jus de fruits et gâteaux.

Après tout nous devons préparer un brunch (l'idée était venue de ma mère et mon oncle, pour que nous les cousins, puissions manger un peu de tout, un repas de fête). Le brunch était prévu le même jour que son anniversaire. Depuis le début de sa vie d'adulte ma grand-mère a toujours mangé BIO, elle avait une très bonne hygiène de vie et faisait attention à tous les ingrédients nocifs ou à éviter. Comme elle est malade elle ne veut se nourrir que de produits bio (un peu pour conjurer la maladie). En voulant faire plaisir à ses petits-enfants elle oublie un peu mes conseils, en pensant, bien à tort, que des adolescents allaient se délecter de tofu grillé et de noix torréfiées (en lieu et place de bacon et chips)... Elle ne sait pas se mettre à la portée des enfants, malgré le fait qu'elle veuille leur faire plaisir. C'est une femme autoritaire qui n'aime pas se faire marcher sur les pieds. Elle aime tout contrôler, tout vérifier, et nous étions chez elle. Mais je me sentais mal car elle en faisait trop et j'avais l'impression que cela était plus pour satisfaire mes cousins vegan que pour moi....

Cela dit à plusieurs reprises durant mes plus jeunes années et cela ne fait aucun doute, elle a prouvé à plusieurs reprises que son but est toujours de bien faire et de nous faire plaisir. Après tout, sa joie c'est de voir ses enfants et petits-enfants, dans ces moments difficiles comme une grave maladie, c'est le seul et l'unique remède psychologique. Elle se donne du mal, malgré sa maladie pour bien s'alimenter et préparer des repas équilibrés lorsque nous allons la voir. Elle prépare toujours plusieurs de nos desserts favoris, elle cuisine très bien. De ce fait, dans mon introspection je pèse le pour et le contre, je n'ose pas lui révéler ouvertement mon point de vue mais je montre mon agacement tout de même, un peu par lâcheté je n'ose pas dire non...

J'ai eu certes du mal à canaliser mes émotions intérieures car deux sentiments contradictoires se battaient en moi : le respect, la pitié pour ma grand-mère malade et avant tout pour nos aînés et mon agacement pour ses décisions directives et irréflechies. Ma mère a bien senti les choses et a essayé de tempérer nos attitudes à tous les deux (ma grand-mère et moi) ; en prenant ma défense et en acceptant quelques-unes de mes propositions, puis j'ai vu que pour ma mère non plus ce n'était pas facile de trancher entre la fermeté de vouloir préparer le brunch toute seule, comme ce qui avait été prévu au

départ, et la volonté de ne pas peiner ma grand-mère, très malade. Nous étions un peu obligés de satisfaire les envies de ma grand-mère tout de même...

Ce week-end, je suis retourné voir ma grand-mère. Et un sentiment partagé m'est revenu lorsque je l'ai accompagnée faire des courses (bio bien sûr !). Après tout quand ce sera notre tour d'être vieux et malades, nous aurons peut-être le même comportement sans le faire exprès. Aujourd'hui je comprends de plus en plus son raisonnement et ne lui en veux plus. Je cherche juste à peaufiner ma technique pour lui dire les choses sans la froisser...

En même temps cela est toujours compliqué, même à un âge avancé, selon ce que ma mère m'a confié...

Matteo